

choisir



Le voyage

choisir

revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827 46 76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827 46 75
fax 022/827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Yvonne Jeannerat

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–

Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les
librairies Payot

choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

2 **Le voyage, une ascèse** par *Pierre Emonet*

Actuel

Spiritualité

8 **Frontières** par *Marc Donzé*

9 **Prier sur la montagne** par *Jean-Blaise Fellay*

Eglises

13 **Le «pacifisme raisonnable» du pape** par *Giancarlo Zizola*

18 **Moscou - Vatican : refroidissement et frustration**
par *Robert Hotz*

21 **Les catholiques à Moscou** par *Rik De Gendt*

Voyager

25 **Le voyage intérieur, lettre de Teilhard à Ella Maillart**

28 **La photographie et l'«ailleurs»** par *Charles-Henri Favrod*

32 **La valise : de l'utilitaire au symbolique**
par *Christian Marin*

35 **Adieu voyages, adieu sauvages** par *Gérard Joulié*

39 **Longue marche** par *Joseph Hug*

Libres propos

41 **Eglise schizophrène ?** par *Jean-Bernard Lang*

42 **Pour la paix et contre l'impérialisme** par *Alex Kliemke*

Cinéma

43 **De la vie des marionnettes** par *Guy-Th. Bedouelle*

Expositions

46 **Kupka, science et mysticisme** par *Geneviève Nevejan*

Livres ouverts

Livres reçus

ILLUSTRATIONS

Couverture : Pierre Emonet ;
p. 4 : CIRIC/C.P.P. ; p. 11 : Jean-Blaise Fellay ;
p. 14 : Pierre Pittet ; p. 19 : Peter Williams/WCC ;
p. 30 : Science Museum ; p. 36 : Alain Tanner ;
p. 44 : Frenetic Films ; p. 47 : Musée national d'art moderne,
Centre Pompidou

Les titres et intertitres sont de la rédaction

Le voyage, une ascèse

« **H** heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... Et puis est retourné, plein d'usage et raison, Vivre entre ses parents le reste de son âge.»¹ Le voyage du prince d'Ithaque ne fut pourtant pas banal. Riche en imprévus et terriblement mouvementé, au point que le voyageur a bien failli y laisser sa peau. Une véritable ascèse décapante. On connaît les douze étapes au cours desquelles il a été successivement dépouillé de tous ses moyens et prérogatives, jusqu'à échouer nu sur un rivage inconnu.² Tel fut le prix à payer pour s'en revenir chez lui plein d'usage et de raison.

Vous partez en voyage ; vous vous promettez de belles expériences, des moments exaltants, des découvertes enrichissantes, comme vos lectures et les guides de tourisme vous les ont annoncés. Mais que survienne une grève, un changement d'horaire, l'annulation d'un vol, la perte d'une valise, le vol de votre sac, une réservation d'hôtel mal enregistrée ou un guide qui n'est pas au rendez-vous, et vous voilà déstabilisé, hors de vous-même. L'angoisse, l'énervement vous envahissent ; vous n'avez d'yeux et d'ouïe que pour votre problème, plus rien n'existe de ce que vous étiez venu chercher. Normal, non ? Car il en va de votre voyage, qui risque fort d'être compromis. A moins que ce ne soit précisément alors que commence le vrai voyage.

Aussi longtemps que tout se déroule selon vos plans, que vous maîtrisez la situation, que vous êtes entouré de vos affaires, votre voyage n'est peut-être que le prolongement de vos habitudes quotidiennes transposées dans un cadre un peu plus exotique. Vous voulez bien partir au loin, rencontrer d'autres gens, découvrir de nouvelles cultures, à condition d'emporter la vôtre avec vous, discrètement mais efficacement présente grâce au programme établi par l'agence, aux réservations, à la valise, et à tous ces petits riens qui, à commencer par les incontournables *petits-déjeuners continentaux*, jalonnent vos journées et vous évitent de perdre vos marques. Jusque sous d'autres cieus, vous continuez à jouer le personnage que vous êtes dans votre milieu. Question d'identité personnelle.

Surgit l'incident qui bouleverse cette belle ordonnance et vous voilà privé d'une part de vous-même. Les routines, les petites habitudes, l'environnement familial, les paramètres sociaux qui vous situaient dans la vie vous sont enlevés. Le stress, l'énervement, les angoisses, tout ce qui vous met hors de vous, vous rend agressif ou vous désespère dit que quelque chose d'essentiel est touché. Démantibulé, le personnage que vous jouiez vous a lâché. Un malheureux événement vous en a dépouillé jusqu'à vous laisser nu, à la merci d'un monde inconnu, tel qu'en lui-même Ulysse sur le rivage de Schérie, n'ayant plus rien d'autre que sa vie et son identité de «mortel mangeur de blé».³ Vous voilà seul, avec l'unique vraie

question, plus urgente que jamais : qui suis-je ? Quelle personne se cache derrière le personnage que j'étais ? Renvoyé vers les profondeurs de votre être, vous êtes à la recherche d'un fond stable, capable d'assurer la continuité du moi dans l'équilibre et la paix malgré les aléas du voyage. Le vrai dépaysement, celui que vous n'imaginiez pas, commence lorsque tout ce qui est adventice vous est enlevé.

Rude ascèse du voyage, catharsis inespérée qui vous réduit à l'essentiel, toutes superstructures superflues liquidées. Paradoxalement, il a fallu ce dépouillement pour vous sortir de l'anonymat dans lequel vous tenait votre statut de touriste, de client de passage ou d'homme d'affaires. Plus de face à sauver ! Affranchi des couches de vernis qui composaient le masque (en grec : la figure), dépendant des conseils et de l'aide d'un entourage inattendu, vous êtes enfin disponible pour vous laisser accueillir, guider, instruire, en un mot, pour vous en remettre à d'autres ; vous commencez à goûter l'hospitalité d'un peuple, son sens du dialogue, ses valeurs morales et religieuses, son sens social, sa rouerie, sa débrouillardise pour vous tirer d'affaire. C'est le temps de l'enrichissement rêvé, des vraies découvertes pour lesquelles vous vous étiez mis en route.

L'épreuve vous a imposé son rythme, elle vous a fait prendre la mesure de tout ce qui vous sépare de votre lieu habituel, mais elle vous a rendu à vous-même. Pour réussir un voyage faut-il vraiment perdre ses bagages, manquer son train, se retrouver dépouillé de tout dans une terre inconnue, à la merci d'autochtones aux mœurs déconcertantes ? Il faut surtout accepter l'imprévu, retrouver le sens de la lenteur et mettre de la distance entre soi et un quotidien souvent aliénant. L'inattendu, le temps et la distance, trois facteurs de purification qui transforment le voyage en une expérience initiatique. S'il est nécessaire pour cela d'être privé de quelques affaires, de se voir contraint de faire confiance à des étrangers et d'accepter des valeurs culturelles qui ne sont pas les vôtres, le prix ne sera pas trop élevé pour s'en retourner chez vous «plein d'usage et raison».

Pierre Emonet

¹ Joachim Du Bellay, *Les Regrets*, in «Poètes du XVI^e siècle», Gallimard, La Pléiade, Paris 1953, p. 458.

² Cf. Alessandra Lukinovich, *Le cercle des douze étapes du voyage d'Ulysse aux confins du monde*, in «Gaïa», Revue interdisciplinaire sur la Grèce archaïque, n° 3, Grenoble 1998, pp. 9-26.

³ *Ibid.*, p. 19.



Arrivée à Zagreb de Jean Paul II. Trois jours après son 100^e voyage, le pape a expliqué le sens de ses visites à l'étranger : «Depuis mon élection sur le siège de Pierre a retenti en moi l'urgence du commandement de Jésus : "Allez par toute la terre et prêchez l'Évangile à toutes les créatures." [J'ai] senti le devoir d'imiter l'apôtre Pierre pour confirmer et consolider la vitalité de l'Église dans la fidélité à la Parole.»

Synode de l'Église maronite

Info Le premier synode de l'Église maronite depuis 150 ans s'est déroulé en juin à Bkerké (Liban), sous la direction du cardinal Nasrallah Sfeir, patriarche d'Antioche des maronites. Organisé à l'enseigne de la réconciliation, de la recherche de l'identité de l'Église maronite, de sa vocation apostolique et œcuménique et de ses relations avec son milieu islamique et arabe, le synode ambitionne d'être un instrument de renouveau.

S'exprimant à propos des ravages que la guerre a provoqués dans son pays, le patriarche a déclaré lors de l'homélie inaugurale : «Ces événements ont provoqué de

graves blessures dans les corps et dans les esprits, dont les Libanais continuent de ressentir la douleur cuisante... Leurs éclats ont atteint toutes les couches de la société libanaise, et l'Église en a eu sa part substantielle.» Il a appelé à «une purification des consciences du désir de vengeance, à un renouveau de l'esprit chrétien dans les esprits, c'est-à-dire de l'esprit de pardon et de réconciliation». Mais, comme l'a relevé le quotidien libanais *L'Orient le jour*, il est improbable que la démarche aboutisse réellement, les représentants des factions chrétiennes et musulmanes qui se sont battues durant la guerre n'ayant pas voix au chapitre.

Evêques anglicanes

Info Après l'Eglise anglicane d'Irlande, c'est au tour de l'Eglise épiscopaliennne d'Ecosse d'accepter l'accession des femmes à la charge d'évêque. La décision a été prise lors de son synode général, le 12 juin, à Edimbourg.

Des femmes évêques sont déjà en fonction dans les Eglises anglicanes des Etats-Unis, du Canada, de Nouvelle-Zélande et de Polynésie. En Angleterre, par contre, il n'est toujours pas question de s'ouvrir à l'ordination épiscopale des femmes.

Loi sur les stupéfiants

Info La Conférence des évêques suisses s'est dite opposée à la nouvelle loi sur les stupéfiants, car elle ne favorise pas assez l'abstinence. Pour les évêques, l'Etat doit formuler des lois de façon à ne pas favoriser des dépendances, qu'il s'agisse de drogues dures ou douces, par exemple le cannabis. Ils estiment que «le principe des quatre piliers est considérablement affaibli [dans le

projet de loi], dans la mesure où, d'une part, on renonce délibérément au pilier répressif et, d'autre part, le soutien aux toxicomanes très dépendants est réduit à une aide sociale à la survie». Les prélats dénoncent encore la charge financière excessivement lourde qu'impliquerait l'adoption de la loi, soulignant que les programmes d'abstinence sont moins onéreux.

Chrétiens en politique

Opinion Suite à la *Note doctrinale à propos de questions sur l'engagement et le comportement des catholiques dans la vie politique*, publiée en mai par la Congrégation pour la doctrine de la foi, l'ancien président italien Oscar Luigi Scalfaro se positionne dans un entretien avec *Zenit* à propos du devoir des chrétiens de s'engager en politique.

Le droit/devoir de former le citoyen revient en premier lieu aux parents. L'autre entité qui a le droit de former, pour raison divine, est l'Eglise. Elle a le droit de former le chrétien comme personne individuelle, comme composante de la famille, comme homme qui travaille, se distrait, comme un homme qui fait partie de la communauté où il a des droits et des devoirs. L'Eglise est apte à former, mais le fait-elle ? Je me permets de dire que l'Eglise a beaucoup de lacunes dans ce domaine. [...] La grande question est de faire comprendre aux croyants qu'il ne suffit pas d'avoir des idées saines. Il ne suffit pas de dire que l'Evangile vaut pour tous les temps. En 2000 ans, pas une seule parole n'a vieilli. L'Evangile vaut pour les personnes et pour les peuples. Il vaut pour les Etats et les gouvernements. Il vaut pour les organisations internationales. On ne peut pas y croire et ne pas s'en servir. L'Evangile est apte à résoudre des problèmes internationaux ou nationaux en tout genre. Existe-t-il une manière chrétienne d'être médecin, avocat, agriculteur, chauffeur de camion... ? S'il existe une manière chrétienne d'exercer une profession, pourquoi n'existerait-il pas une manière chrétienne de faire de la politique ?

[...] L'Eglise ne parle pas de la vie politique du Christ, elle parle de la vie publique. C'est la même chose, mais j'aurais préféré qu'elle parle de vie politique. Pourquoi le Christ est-il mort ? [...] Parce qu'il a dit «Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites !» Sept fois. Les scribes et les pharisiens étaient ceux qui commandaient. Il a attaqué le monde qui commandait. [...] C'est à cause de cette vie politique qu'il a été tué.

La lèpre augmente

Info Dans l'ombre de la pneumonie atypique et du sida se déroule, en particulier en Inde et en Afrique, une tragédie dont pratiquement personne ne parle et qui a pour nom *la lèpre*.

Contrairement à d'autres pathologies à caractère pandémique, cette maladie peut être éradiquée, or elle continue à se propager dans des proportions inquiétantes. Selon les dernières statistiques publiées par l'OMS, le taux de nouveaux cas détectés a augmenté de 17 % en 2002, ce qui représente 760 000 personnes, dont 12 % sont des enfants. Quatre millions de personnes souffrent d'une

invalidité permanente due à la lèpre, avec, pour la moitié d'entre elles, des complications majeures : visage déformé, mains ou pieds mutilés. L'autre moitié souffre d'une perte irréversible de la sensibilité à la douleur et est ainsi, en l'absence de traitement, exposée elle aussi au risque de mutilations.

Des ONG luttent depuis des années contre ce fléau, que ce soit en finançant la recherche médicale ou en soutenant les malades. C'est le cas de la Mission évangélique contre la lèpre ou encore de l'Association Raoul Follereau, qui célèbrera, le 17 août, le centenaire de la naissance de son fondateur.

Sida en Suisse

Info Jusqu'en l'an 2000, le nombre d'infections par le VIH était en régression en Suisse. Les campagnes de prévention de la première décennie du sida avaient porté leurs fruits. Mais la réalité s'est complexifiée. Le sentiment d'urgence a disparu, lié en partie à l'arrivée des trithérapies qui éloignent la réalité des décès. «De peste invisible et létale de l'amour, la maladie est passée à un nouveau statut, incurable mais supportable, dans la conscience collective», peut-on lire dans le *Rapport annuel 2002* du Groupe sida Genève. L'an passé, dans notre pays, les tests positifs ont augmenté de 25,3 % (en fait, c'est l'augmentation de toutes les maladies sexuellement transmissibles qui est inquiétante). Genève est particulièrement touchée, en tant

que ville confrontée au phénomène de la précarité. Cela est spécialement vrai pour certaines catégories d'étrangers (clandestins, requérants d'asile) dont la prise en charge médicale est retardée par la marginalisation. «Moins on est reconnu, moins on est attentif à sa santé. Plus tôt est le diagnostic, meilleur est le traitement. D'autant plus qu'un bon traitement est un traitement auquel on adhère. Comment adhérer à un traitement de manière sereine et réaliste si l'on est maintenu à l'écart de la vie économique et sociale ?» demande le Groupe sida Genève. L'association a donc développé en 2002 son travail de prévention, de dépistage et d'accompagnement des malades auprès des communautés étrangères.

Bois de teck

Info Le régime militaire birman ne se contente pas de brutaliser sa population et de violer massivement les droits de l'homme. Il détruit aussi sans vergogne le patrimoine naturel de son pays, en l'occurrence ses forêts, dénonce le WWF Suisse. En 1948, 70 % du pays (superficie, 675 000 km²) étaient recouverts de forêts ; aujourd'hui, selon les estimations, 30 % au maximum le seraient encore, principalement dans le nord du pays. Mais cette région est actuellement elle aussi menacée. Le gouvernement détruit des forêts entières, sans se soucier ni de la faune ni de la flore, afin de commercialiser le précieux bois de teck, apprécié pour sa longévité et sa résistance aux intempéries et utilisé pour des meubles de jardin en Europe.

Le chiffre d'affaires annuel en Birmanie, réalisé grâce au bois, s'élève officiellement à

280 millions de dollars. Mais cette somme ne concerne que l'exportation contrôlée par l'Etat et n'inclut pas les quantités considérables de bois qui passent illégalement les frontières et parviennent sur le marché sous une fausse désignation du pays d'origine (souvent Thaïlande).

Damian Oettli, expert de la forêt au WWF Suisse, déconseille d'acheter tout meuble en teck. Même la production en plantations (en majorité d'Indonésie) de teck est entachée par des comportements contraires aux droits humains, explique-t-il. Les exploitants de Java recourent à la brutalité pour faire taire les revendications des ouvriers indigènes. Et de recommander l'achat de meubles accompagnés du label FSC, le seul, selon lui, à garantir que le bois provienne réellement d'une exploitation respectueuse de l'environnement et des droits sociaux.

Privatisation de l'eau

Info La Commission nationale de défense de l'eau et de la vie de l'Uruguay a réussi à récolter presque toutes les signatures nécessaires (250 000) pour bloquer la loi sur la privatisation de l'eau examinée par le Parlement. La Commission est née sous l'égide

de plusieurs groupes politiques et de la société civile. Elle demande une réforme constitutionnelle qui établisse le caractère obligatoire du contrôle de l'Etat sur les ressources hydriques, définissant l'accès à celles-ci comme un droit humain fondamental.

Rapport d'Amnesty

Info Dans l'indifférence flagrante - confinant au mépris - manifestée par un grand nombre d'Etats devant leurs obligations internationales en matière de droits humains (par ex. le sabotage de la Cour pénale internationale par les Etats-Unis) et de droit humanitaire, les gouvernements ont dépensé des milliards pour lutter contre le terrorisme. Le *Rapport 2003 d'Amnesty International* indique que les conflits et l'im-

punité en Afrique, l'aggravation de la violence en Colombie, les pressions sur l'Irak, l'oubli de la Tchétchénie... ont augmenté l'insécurité mondiale.

Mais il y a eu aussi des avancées en 2002 : l'instauration de la Cour pénale internationale, un accord pour mettre un terme à l'enrôlement des enfants-soldats et l'adoption d'un protocole instaurant une visite régulière des lieux de détention.

Frontières

Fin mai a eu lieu à Berlin un grand rassemblement œcuménique, comme les Allemands en ont le secret. A cette occasion, un prêtre catholique a présidé une Eucharistie, à laquelle les personnes des différentes confessions furent invitées à communier. Réaction des évêques allemands : «Nous comprenons les aspirations et les impatiences des fidèles, mais l'Eucharistie est chose trop sérieuse pour que l'on puisse jouer avec cela.» Trois jours plus tard, le dimanche, les mêmes évêques, avec les responsables des Eglises protestantes, célébrèrent une grande liturgie œcuménique de la Parole. Mais sans Eucharistie.

Je lisais ces nouvelles dans un journal allemand et, une heure plus tard, je passais la frontière germano-française sur le Rhin. Mais, de frontière, il n'y en avait guère. Juste avant le pont, un panneau indiquant que dans quelques centaines de mètres, on serait en France. Les anciens bâtiments de douane : transformés en lieux d'information, d'un côté comme de l'autre. Pas de douaniers, pas de contrôle. C'était pratiquement aussi simple que de passer d'un canton suisse à l'autre ; il fallait juste s'adapter à un autre style de panneaux routiers.

Je pensais alors à ce dont le Rhin fut le théâtre durant le XX^e siècle. Deux guerres, qui devinrent mondiales. De cruels combats, d'innombrables morts. Largement de quoi alimenter des haines et des méfiances séculaires. Or les deux peuples jadis ennemis ont commencé à se rapprocher dès les années 1950, pour construire avec d'autres l'Union européenne. Aujourd'hui, on peut manger les mêmes plats à Fribourg-en-Brisgau et à

Colmar, en payant avec la même monnaie. On ne ressent aucune hostilité.

J'en demeure très admiratif. En 50 ans, un tel chemin de paix et de réconciliation ; même si tout n'est pas parfait, quelle magnifique évolution ! J'ose dire, sans me payer de mots, qu'il y a maintenant une sorte de communion entre ces deux peuples jadis ennemis et qu'il est possible de la fêter, à certaines occasions, dans des banquets communs.

Et nous, chrétiens, après 500 ans de séparation, des guerres et des massacres... après une centaine d'années de dialogue, où en est notre puissance de réconciliation ? Et comment la célébrons-nous ? N'érigeons-nous pas des frontières trop fortes entre les différentes confessions ?

L'Eucharistie est le repas de l'unité, de la réconciliation et du partage (1 Co 11,17-34). Pour la célébrer en vérité, il importe certes de vivre une certaine qualité de partage et de réconciliation ; n'en aurions-nous vraiment pas assez ? Il faut ajouter que l'Eucharistie construit l'unité et le partage. Quand nous la recevons, notre volonté de vivre à la manière de Jésus-Christ s'en trouve vivifiée, précisée, confortée. Elle est un pain pour la route ; elle n'est pas le banquet final pour les parfaits.

Alors, quand nous sommes tous authentiquement en route avec le même Jésus-Christ, qu'est-ce qui empêche qu'à certaines occasions on le fête ensemble, à la même table ? En mettant des frontières eucharistiques très rigides, je vous le demande, qui joue avec quoi ?

Marc Donzé

Prier sur la montagne

par Jean-Blaise FELLAY s.j.,* Fribourg

Comprendre la fragilité et la grandeur de la vie, contempler et ressentir la beauté du monde, se plonger dans le silence pour rendre grâce : la montagne est un terrain propice aux bouleversements spirituels. Guide de montagne expérimenté, Jean-Blaise Fellay partage ici le témoignage de sa propre expérience.

La montagne a toujours été considérée comme un lieu spirituel : les Hébreux récitaient les psaumes des montées dans leur pèlerinage vers Jérusalem ; Elie, réfugié sur l'Horeb, y fait la rencontre de Yahvé ; Jésus se cache dans les collines de Galilée pour prier à son aise et proclamer ses plus célèbres instructions.

La montagne apparaît naturellement comme une sorte d'autel d'où la prière s'élève d'elle-même et s'étend aux limites de l'horizon : «Car même lorsqu'elle est célébrée sur un petit autel d'une église de campagne, l'Eucharistie est toujours célébrée, en un sens, sur l'autel du monde. Elle est un lien entre le ciel et la terre. Elle englobe et elle imprègne toute la création», dit la dernière encyclique du jeudi saint.

L'Esprit du Seigneur imbibe tout l'univers mais il s'exprime particulièrement dans les hauts lieux. Lors de la rencontre sur l'Horeb, Elie perçoit Dieu comme «la voix d'un silence pénétrant». Dans le silence de la montagne, pourrait-on paraphraser, s'entend une parole sans bruit, un creux qui interpelle, un vide qui donne sens. Combien d'arpenteurs du désert et de marcheurs d'altitude en ont fait le récit ! Des gens de tout âge et de toute culture, des hommes religieux ou dépourvus de toute formation spirituelle ont fait cette expérience difficile à décrire, mais qui les a bouleversés.

Dieu est né au désert, dit-on justement. Une impression d'infini, la radicale simplification du paysage, la brutale confrontation entre le vivant, si minuscule, et l'immensité minérale : tout cela donne une intuition profonde du mystère de l'existence. La petitesse humaine laisse pressentir la grandeur divine, car la vie, si menacée par l'aridité du milieu, se rend mieux compte de sa force. Elle prend conscience d'être la vérité du monde : elle seule peut lui donner sens. Au milieu de la pierre nue et du sable stérile, elle bouge, regarde, sent, parle ; elle éprouve des sentiments, se réjouit ou s'inquiète, elle sait chanter ou pleurer ou, tout simplement, contempler et rendre grâce.

Conscience

Le noyau de cette expérience est la fragilité de la vie : quelques heures sans eau et tout s'arrête. Si je me suis perdu, si au-delà de la dune je n'atteins pas l'oasis attendue, je ne serai bientôt plus que quelques ossements blanchis. C'est intolérable. Non seulement parce que je vais mourir - on peut mourir dans l'inconscience et

* Historien, directeur du Centre interdiocésain de formation théologique et guide de montagne.

sans souffrance - mais parce qu'il n'y aura plus personne pour dire la réalité des choses. Le plus sublime des paysages ignore sa grandeur, il est alors inutile. Il faut que les belles choses puissent être dites, chantées, célébrées, mais aussi, quand elles sont dures et injustes, témoignées, rappelées. Et d'autant plus, si elles sont injustes et dures. Il est inacceptable que ce regard disparaisse, sinon la lampe du monde s'éteint : si moi je sombre, il faut qu'une autre conscience prenne le relais.

Et naît l'expérience consolatrice que, justement, elle est là, cette autre Présence. C'est elle qui porte la réalité des choses et me permet de courir, de rire et de chanter. Elle est la conscience de ma conscience, le petit lutin qui se moque de moi, de mes grands airs ou de mes faux désespoirs. L'étonnante lucidité qui me signale, «tu es à côté de la plaque, cette parole sonne creux, tu devrais trouver quelque chose de plus vrai, de plus juste». Grâce à elle, je prends de la distance par rapport à moi-même, j'échappe à l'angoisse d'être la conscience ultime du monde. Puisqu'elle existe, mourir n'est pas grave, l'univers continuera de tourner, il est en de bonnes mains.

Dès lors, tout change, le monde devient un interlocuteur, il est un porteur de vérité. Je marche sur les chemins de l'Alpe avec une amie très sage qui m'éduque et m'accompagne. Une initiatrice qui m'apprend à reconnaître le bien et le mal, ce que je dois faire et ce que je dois éviter. Ainsi Béatrice, autrefois, conduisait Dante entre ciel et enfer.

La force du petit rien

La haute montagne, dans ses faces les plus redressées, renforce la vigueur de l'expérience. La survie dans le désert se compte en jours et en heures ; dans la verticalité du roc, il n'est question que de secondes. Un petit cousin, brillant grimpeur, se jette de temps en temps du haut

d'un sommet vertical et tombe en chute libre le plus loin possible, avant d'ouvrir son parachute. Les plus grandes faces sont ainsi survolées en quelques instants : onze secondes pour la face nord de l'Eiger, moins pour la Cima Grande di Lavaredo. Telle est la brièveté de la survie si l'on est dépourvu de parachute ou s'il ne s'ouvre pas. C'est très peu de temps pour réorganiser son destin !

Je me souviens d'un retour forcé dans la face sud de la Marmolada. Un orage douloureux nous était tombé sur la tête à mi-paroi ; des trombes d'eau qui transforment les dièdres en torrents et peuvent noyer une cordée. Nous posons des rappels pour regagner le bas de la face. Je suis avec un client et ami de longue date, nous faisons cause commune dans la retraite, avec une cordée de jeunes italiens qui nous suivent. A un moment donné, nous arrivons sur une vire confortable - pour ce type d'escalade. Il faut la suivre sur une vingtaine de mètres avant de prendre la ligne de rappels suivants. Descendu le dernier, je récupère 80 mètres de corde, que je fixe sur le dos, et m'engage, décroché, sur la vire. On peut y progresser aisément, si ce n'est qu'une lame verticale la coupe au milieu ; il faut l'enjamber au-dessus d'un vide de deux cents mètres. Les jeunes italiens ont laissé à mon intention une corde fixe sur le passage. J'avoue que je l'ai mal pris : ont-ils cru que moi, le guide, j'avais peur de faire ce pas exposé ? Passant sur ma mauvaise humeur, je fixe tout de même le mousqueton à la ceinture et m'étire pour traverser. La lame se brise entre mes mains, je pars dans un superbe pendule et me retrouve sept ou huit mètres plus bas dans le vide. Jean bloque la corde ; en quelques brassées, je me hisse à côté de lui, avec un bleu sur la cuisse, mais sans autres dommages. C'était incroyable, nous avions tous, à la montée et à la descente, saisi la même prise, or, au moment où je passe à nouveau, voilà qu'elle lâche ! J'en reste ébahi.

Si j'avais cédé à ma poussée d'orgueil, je serais maintenant en train de faire de la concurrence aux chocards dans un concours de vol plané. Mais l'arrivée dans le pierrier, au bas de la paroi, aurait été certainement moins élégante pour moi que pour eux !

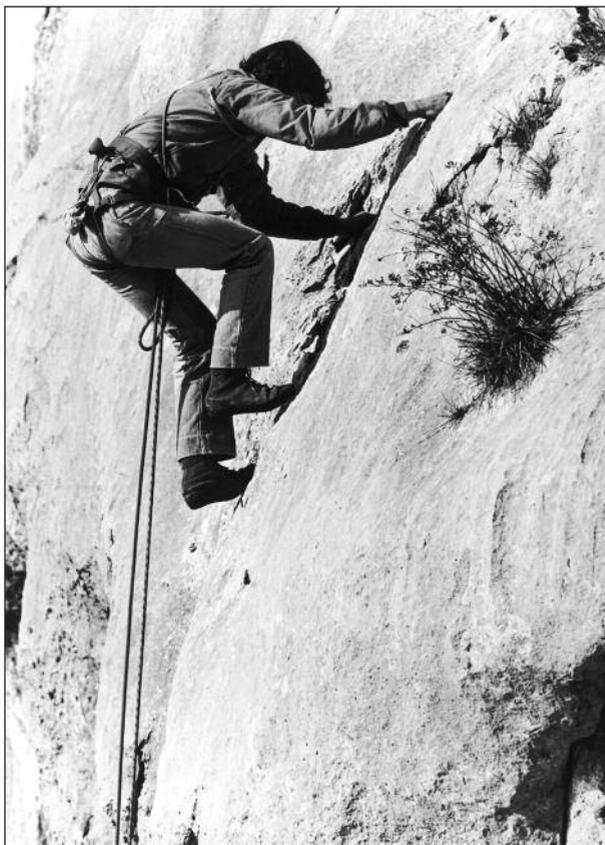
Je remercie Jean, rattrape nos compagnons, descends le rappel qu'ils venaient de poser, pour déployer plus bas mon écheveau de cordages mouillés. Nous relayant ainsi, nous sommes rapidement au pied de la voie. Le décor est impressionnant : des éclairs traversent le ciel noir, la face de la Marmolada gronde du bruit de centaines de cascades qui s'y précipitent.

Sous la pluie qui s'apaise, nous rangeons le matériel dans les sacs et prenons le chemin de la vallée. Je fais tous ces gestes avec un grand calme et une sorte de précision abstraite. Je me sens étrangement détaché de tout. Il s'en était fallu d'un rien pour que je me retrouve à l'état de volatile, et voilà que je suis à nouveau bipède, le sac sur le dos et les chaussons d'escalade aux pieds. Quelque chose, au fond de moi, s'en étonne : c'est comme de recevoir une deuxième vie.

Je demeure quelques jours dans cet état bienheureux : libéré de tout souci, je prends avec humour les événements tels qu'ils se présentent. Quelque part, une vitre s'est brisée ; je reçois une avalanche d'impressions, dont chacune est un cadeau personnel. C'est un état de très grand bonheur, auquel je me rattache désormais le plus possible.

Joie des sensations

J'ai refait de nombreuses courses depuis, avec des réussites diverses, mais j'en profite généralement beaucoup plus. Se trouver, par exemple, un soir, au coucher du soleil, au refuge du Goûter : l'ouest se couvre de pourpre,



les nuages se parent de teintes sanglantes et violacées, des rayons dorés se glissent entre les pointes des Fiz. Ce sont des moments uniques, qu'il faut prendre le temps de savourer.

L'autre jour, j'admire, en remontant le fond du Val de Bagnes, la première saxifrage pointer sa corolle mauve dans la fente d'un rocher. Sur un bloc de rocher, des jeunes marmottes s'amuse, tandis que les aînées se chauffent au soleil printanier. Une hermine, encore toute blanche, vient nous observer avec curiosité, puis file, rapide comme la flèche, sous un caillou.

La création déborde d'intelligence et de beauté ; il faut apprendre à se pencher, à regarder, pour se relever admiratif, reconnaissant, heureux.

A la beauté, s'ajoute le silence. Pour accéder aux grands sommets, on parcourt de

longues marches d'approche, on n'y parle guère. Ces heures muettes laissent les impressions superficielles se décanter et permettent aux aspirations profondes de remonter. Une harmonie s'établit entre le rythme de la progression, l'amplitude de la respiration et l'évolution des sentiments intérieurs. C'est le moment béni où la prière marche au rythme du cœur.

Car l'ascension implique tout l'homme : «Incomparable joie de tout le corps et de toute l'âme, faite de sensations infinies et presque insaisissables : de la curiosité des lieux, de la légèreté de l'air, de la transparence du ciel, de l'odeur des rochers, de la solitude qui nous entoure et de la sérénité qui est en nous, faites du sentiment de l'altitude, de l'attente du danger, de frissons de liberté, d'instincts de vie primitive et d'oubli de toutes les choses terrestres», écrivait Guido Rey.

Car l'alpinisme est un sport, mais c'est plus qu'un sport. C'est la révélation «d'un monde où au-delà de l'effort, de la performance, existent de secrètes et mystérieuses splendeurs. L'effort, la performance, on les trouve sur tous les stades, sur toutes les pelouses, sur toutes les pistes ; les pures cimes pâles flottant au-dessus des écharpes d'or du matin sont là-haut, pas ailleurs», note Georges Livanos. C'est l'expérience d'un monde merveilleux, dont on ne peut plus oublier l'attrait quand on en a fait une fois la découverte.

Goûter et contempler

Car la nature enseigne la sagesse à ceux qui savent l'écouter. Un groupe de philosophes stoïciens était venu visiter Antoine, le modèle des moines d'Orient. Il s'était enfoncé de plus en plus profondément dans la solitude pour satisfaire son besoin de Dieu. Or, dans son étroite cellule construite sur une montagne difficile d'accès, il n'y avait pas de bibliothèque. Les savants visiteurs

s'en étaient choqués : comment peut-on accéder à la science sans l'intermédiaire du livre ? «Voyez-vous, répondit Antoine, en désignant d'un geste l'admirable paysage qui s'étendait devant eux, le livre de la nature me suffit.» Il exagérait un peu : il était un lecteur assidu de l'Écriture et méditait à longueur de journée les textes sacrés. Mais finalement, c'est vrai, il n'y a pas besoin de textes nombreux quand on sait goûter et contempler.

Dans son ermitage de l'Assekrem, Charles de Foucauld ne disposait pas, non plus, d'une vaste bibliothèque, mais il travaillait assidûment à son glossaire targui. Chez les ermites, le désert et l'étude n'ont jamais fait mauvais ménage, et ils ont toujours su devant quel paysage ils plaçaient leur cellule.

Chez eux aussi, le contemplatif rejoignait l'ascète. Car la montagne exige d'incontestables qualités morales. Parlant de Gaston Rebuffat et de Riccardo Cassin, des hommes qui ont marqué l'alpinisme du XX^e siècle, Livanos écrit : «Ni l'un ni l'autre n'étaient de ces grimpeurs qui marquent les siècles par des passages géniaux au-delà du miracle. Ils étaient cependant d'une grande habileté, aussi bien en libre qu'en artific¹ et surtout ils étaient, tous deux, méthodiques, prudents, bien qu'animés d'une grande audace, mais une audace raisonnée, alliée à un calme et à un sang-froid monolithiques face aux difficultés et aux dangers. Ils étaient tenaces, résistants, obstinés, et ce sont les qualités des grands montagnards.»

Oui, la montagne est formatrice de caractère, elle est école de courage et de sang-froid. Mais elle atteint sa plénitude quand elle nous donne le sens de l'admiration et de la reconnaissance. Prier sur la montagne, c'est, avant tout, l'art de rendre grâce.

J.-B. F.

¹ Escalade artificielle, avec l'aide de pitons et d'étriers.

Le «pacifisme raisonnable» du pape

par Giancarlo ZIZOLA,* Rome

Jean Paul II s'est clairement opposé à la guerre contre l'Irak et à la notion de guerre préventive, réaffirmant par la même occasion le rôle critique et moral central que doit jouer dans le monde l'Eglise. L'auteur revient sur les faits et analyse la ligne théologique et politique qui sous-tend la position adoptée par le Vatican.

La décision anglo-américaine de résoudre par une agression armée, de façon précipitée et unilatérale, la question iraquienne, sans tenir compte des Nations Unies, a trouvé un opposant décidé en la personne de Jean Paul II. Mettant à profit les ressources diplomatiques du Saint-Siège, le pape a déployé une ample activité pour convaincre moralement les gouvernements directement impliqués, envoyant des cardinaux légats à Washington et à Bagdad, recevant en audience le premier ministre anglais Tony Blair, des représentants d'autres gouvernements européens et le secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan.

Les tentatives de médiation du Vatican, qui comptait sur la souplesse politique des Occidentaux et une volonté réelle de désarmement de la part de Saddam Hussein, ont été appuyées par une série d'interventions publiques du pape en faveur de la paix. Jean Paul II a engagé son autorité spirituelle dans une ligne critique face aux philosophies géostratégiques nihilistes adoptées après la fin du monde bipolaire, en particulier en opposant un non très clair à la théorie de la «guerre préventive» du président américain George W. Bush, la déclarant moralement inacceptable, juridiquement illégale et politiquement erronée. En faisant ainsi opposition, la papauté rejoignait les grandes manifestations pacifistes qui se sont déroulées dans de nom-

breuses capitales du monde et à Rome même, le 15 février.

Quelques heures après la décision américaine d'attaquer l'Irak, sans tenir compte du Conseil de sécurité et sans fournir de preuves convaincantes du lien prétendu entre le régime de Bagdad et l'attentat des tours jumelles, ni que Saddam possédait des armes de destruction massives, le porte-parole du pape, Joaquín Navarro-Valls, prononçait en termes graves une sévère condamnation : «Celui qui décide que les moyens pacifiques prévus par le droit international sont épuisés endosse une grave responsabilité devant Dieu, devant sa propre conscience et devant l'histoire.»¹

Enfin, à l'Angélus du 6 avril 2003, après avoir évoqué l'encyclique *Pacem in terris* de Jean XXIII, à propos de la négociation comme moyen pour résoudre les controverses entre les peuples plutôt que le recours aux armes, le pape constatait avec amertume que «cet objectif positif de civilisation n'a pas encore été atteint».²

La référence à *Pacem in terris*, dont le quarantième anniversaire coïncidait tristement avec un nouvel échec de la paix, permettait d'évoquer un critère d'évaluation tiré de l'enseignement de la papauté sur la paix. Dans cette encyclique de 1963, en dépit de la guerre froide, le magistère avait

* Journaliste, spécialiste des questions vaticanes.



abandonné l'enseignement traditionnel de la morale catholique sur la « guerre juste », affirmant qu'« il devient humainement impossible de penser que la guerre est, en notre ère atomique, le moyen adéquat pour obtenir justice d'une violation de droits ».

On sait que cette thèse, qui affirmait l'incompatibilité entre la guerre et la raison et, partant, entre la guerre et la morale, n'a pas été retenue dans toute sa vigueur prophétique par le Concile Vatican II, qui a finalement consacré la notion de « guerre juste », assortie toutefois de conditions restrictives et d'une condamnation morale de la guerre atomique et des massacres de civils.

Cette même tension entre l'option prophétique et la doctrine de la « guerre juste » se retrouve, non résolue, dans la position du pape face à la guerre en Irak. La dérive juridique que représente la théorie de la « guerre préventive » et l'impossibilité de la justifier moralement jouaient en faveur d'une condamnation. Cette guerre illégale ne pouvait évoquer en sa faveur aucune des clauses qui justifiaient traditionnellement la guerre défensive.

Le postulat sur lequel le pape fondait son argumentation pacifiste apparaissait

clairement dans le discours de Jean Paul II au corps diplomatique, le 13 janvier 2003. Il admettait qu'« on ne peut s'y résoudre [à une guerre] qu'à la dernière extrémité et selon des conditions très strictes ». On ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec la position soutenue par le même pape à propos de la « Tempête du désert » de Bush père. Il disait alors que « les exigences de l'humanité nous demandent aujourd'hui d'avancer résolument vers la proscription absolue de la guerre et de cultiver la paix comme le bien suprême, auquel doivent être subordonnés tous les programmes et toutes les stratégies ».

La philosophie du Saint-Siège a été confirmée dans une interview de l'archevêque Jean-Louis Tauran, responsable au Vatican des rapports avec les Etats, au journal catholique *Avvenire* : la légitimité d'un recours à la force était admise « dans le cas d'une décision prise dans le cadre de l'ONU, après avoir évalué les conséquences pour la population civile iraquienne, les répercussions sur les pays de la région et sur l'équilibre mondial ; sinon, c'est uniquement la loi du plus fort qui l'emporterait. » L'archevêque parlait dans l'hypothèse

d'une guerre défensive, en cas d'agression imminente. Une perspective qui ne peut pas s'appliquer à un conflit préventif, exclu par ailleurs sans équivoque par la morale catholique la plus classique.

Ainsi, dans le cas concret de la deuxième guerre contre l'Irak, il y a de la part de la papauté une intéressante tentative d'appliquer les principes de la théologie de la paix et de la non-violence, dans une ligne qu'on pourrait appeler un «pacifisme raisonnable». Sans renoncer aux exigences du témoignage, on accepte les raisons d'une pratique politique divergente, tout en la soumettant à des conditions très restrictives : l'intervention armée n'est licite qu'en dernier ressort, comme *extrema ratio*, sous l'égide d'une autorité internationale légitime, une fois épuisés tous les recours politiques et diplomatiques. Lors de la crise des Balkans, le Saint-Siège avait adopté une position analogue en entérinant la doctrine de «l'ingérence humanitaire».

Une Eglise critique

Inutile de dire le zèle déployé par les représentants américains à Rome pour justifier les arguments de leur gouvernement en faveur de cette guerre soi-disant nécessaire et de son caractère moral. Les réserves émises par le Saint-Siège sur le principe même de cette guerre et sur son opportunité politique ne sont pas moins évidentes : du point de vue morale et juridique, ce genre de guerre ne constitue pas un moyen approprié pour maîtriser la violence, vaincre le terrorisme et s'attaquer à ses causes ; la guerre engendre plutôt la guerre.

On assiste ainsi à une nouvelle version de la confrontation entre l'Eglise et l'Empire. Avec une différence de taille cependant. Alors qu'autrefois on s'affrontait à propos des investitures ecclésiastiques, aujourd'hui les divergences portent sur la manière d'être responsable du destin du

monde. D'autre part, en adoptant une position critique, l'Eglise assume dans la société libérale la même fonction démocratique qu'elle avait exercée autrefois dans la société communiste, lorsque le recours au religieux permettait aux individus de ménager un espace de libre choix.³

Un premier effet digne d'attention de l'engagement de Jean Paul II en faveur de la paix a été le consensus des Eglises chrétiennes (orthodoxe, anglicane, protestantes), jusqu'à l'intérieur des Etats-Unis, sur le «non à la guerre» du pape. Même le nouvel archevêque de Canterbury, William Rowen, n'a pas hésité à dire son opposition et à prendre ses distances par rapport à la politique de son premier ministre. Si la réaction de la Conférence des évêques catholiques des Etats-Unis a été plus timide, c'est peut-être à cause de l'influence de certains cardinaux américains de Rome, qualifiés de «plus faucons que les faucons de l'Administration».

Autre nouveauté intéressante : en dépit de l'influence du «parti américain» sur la direction centrale de l'Eglise, l'adoption par le Saint-Siège d'une ligne critique face au choix unilatéral de la Maison Blanche a permis de résorber presque complètement les tensions politiques internes, qui opposaient, depuis la première crise du Golfe en 1991, le «pacifisme prophétique» de Jean Paul II à la philosophie des «réalistes».

Pourtant, certains se sont demandés si l'avantage que représente la réunification des positions internes n'a pas coûté un prix trop élevé, à savoir l'alignement du pacifisme papal et de ses exigences évangéliques sur des exigences morales plus faciles. Un risque nullement hypothétique, au vu des déclarations du cardinal secrétaire d'Etat Angelo Sodano, lors d'une rencontre avec les vaticanistes, le 29 janvier. Mettant l'accent sur la «convenance» pour les Américains de ne pas s'empêtrer dans une guerre au Proche-Orient et de retenir la leçon du Vietnam, le cardinal présentait son raisonnement comme «raisonnable»

et même, paradoxalement «positiviste» : «Nous tentons de faire réfléchir les Américains pas tellement sur ce qui est juste ou injuste, moral ou immoral, mais sur si cela en vaut la peine. Certes, il ne s'agit pas d'une guerre défensive.»

Les réserves du Vatican demeuraient, mais l'argumentation avait glissé de façon significative du terrain des principes et des valeurs vers celui des résultats factuels, susceptibles d'être toujours redéfinis en fonction d'impératifs pratiques. Le calcul des pertes et profits tenait explicitement compte de la perspective d'une guerre qui aurait enflammé le monde arabe (plus d'un milliard d'adeptes) et ravivé jusque dans les pays arabes «modérés» le terrorisme contre les Occidentaux, avec le danger de prolifération des armes de destruction massive et des armes atomiques et nucléaires, et donc la menace permanente d'agressions militaires contre d'autres pays. Les institutions catholiques dans le monde ne pouvaient espérer sortir indemnes de toutes ces réactions aveugles.

Partisan d'une conception plus internationaliste, l'archevêque Renato R. Martino, ex-observateur du Vatican auprès de l'ONU et président du Conseil pontifical Justice et Paix, soutenait au contraire la nécessité de suivre une ligne plus rigoureuse, soit dans la condamnation de principe d'une guerre «préventive», soit dans la critique des «mystifications» américaines face aux résolutions de l'ONU.

Il faut signaler dans le même sens, deux importants éditoriaux de la *Civiltà Cattolica* (dans les cahiers du 2 novembre 2002 et du 18 janvier 2003) consacrés à une critique rigoureuse de la théorie de la guerre préventive, adoptée par le président Bush dans le document sur la *Stratégie pour la sécurité nationale des Etats-Unis d'Amérique* de septembre 2002.

Contestant les arguments avancés par les Américains pour attaquer Saddam Hussein, la revue démontrait qu'ils n'étaient pas

convaincants ni de nature à justifier une guerre, surtout pas une guerre «préventive» ; de fait, les vrais motifs étaient autres, à savoir le contrôle d'un espace vital pour l'économie des Etats-Unis, puisque les réserves pétrolifères et le gaz naturel de l'Arabie Saoudite ne leur suffiront plus à partir de 2010.

Pour ce qui est de la guerre préventive, la revue s'opposait aux tentatives américaines d'obtenir une caution morale (l'ambassadeur des Etats-Unis auprès du Saint-Siège, Jim Nicholson, ami personnel du président Bush, s'efforçait précisément d'organiser à Rome un congrès pour faire accepter le caractère moral de ce monstre éthico-juridique qu'est la guerre préventive). La revue des jésuites, dont l'éditorial avait été préalablement soumis à la Secrétaire d'Etat, soutenait que le droit international, tel qu'il est formulé dans la charte de l'ONU, ne prévoit pas de guerre préventive, mais au contraire l'exclut.

Constance

Outre le refus de cautionner moralement la doctrine stratégique américaine, le Saint-Siège mettait l'accent sur le rôle indispensable des Nations Unies pour garantir l'ordre juridique international. Dans le climat de pré-guerre, ce discours apparemment didactique constituait un désaveu des prétentions américaines à se substituer arbitrairement - au nom de leur pouvoir démesuré - au sujet légal, reconnu au plan international.

L'invitation était adressée à la Maison Blanche, pour qu'elle poursuive ses objectifs de sécurité dans le cadre de la légitimité internationale. Elle s'adressait aussi à Saddam Hussein, pour qu'il collabore «plus et mieux» avec les inspecteurs des Nations Unies chargés de superviser le désarmement de l'Irak, conformément à la résolution 1441 du 8 novembre 2002 du Conseil de sécurité.

Le contrepoids réaliste au pacifisme du pape était probablement inspiré par l'espoir de se rapprocher des Etats-Unis et, une fois vérifiée la bonne volonté de Bagdad, de créer un climat favorable pour un dialogue de la dernière chance. L'intransigeance de Bush (qui n'hésitait pas à humilier l'ONU) a poussé le Vatican (qui voyait que ses efforts désintéressés restaient inutiles et même peut-être sujets de raillerie) à adopter une attitude critique plus sévère dans sa confrontation avec l'administration américaine.

A l'Angélus du 23 février, le pape mobilisait tous les croyants pour une journée de prière et de jeûne pour la paix, le 5 mars, mercredi des Cendres. Il affirmait que «jamais l'avenir de l'humanité, jamais au grand jamais, ne pourra être assuré par le terrorisme et par la logique de la guerre» et qu'il fallait implorer Dieu pour la «conversion des cœurs et la clairvoyance pour prendre des décisions justes, afin de résoudre par des moyens adéquats et pacifiques les différends».

De son côté, l'archevêque Tauran, dans un discours du 24 février, faisait remarquer qu'«une guerre d'agression constituerait un crime contre la paix» et qu'«aucune règle n'autorise les Etats à recourir unilatéralement à la force pour changer le régime ou la forme de gouvernement d'un seul pays, pour le seul fait qu'il détient des armes de destruction massive». Cette position a été exposée au corps diplomatique accrédité auprès du Saint-Siège, le 27 février, au cours d'une réunion extraordinaire.

Le Saint-Siège a poursuivi ses efforts, bien que ses principaux dirigeants aient été conscients d'un risque : même s'ils avaient tout mis en œuvre pour faire appel à la raison et à la force des Traités, leurs efforts réussiraient difficilement à influencer les projets décidés d'avance par la «realpolitik».

La ligne adoptée par les responsables du Vatican présente un caractère constant dans la mesure où elle ne se réfère pas unique-

ment aux exigences religieuses et morales, mais également aux impératifs de la raison et du droit international. Elle démystifie ainsi les montages «religieux» échafaudés par le clan des fondamentalistes apocalyptiques aux commandes des Etats-Unis, pour camoufler le caractère économique-impérialiste de leur agression contre les puits de l'Irak.

Vu du Vatican, il n'y avait pas d'alternative au «pacifisme raisonnable» du pape. Encore embarrassé par le «silence» sur l'holocauste reproché à Pacelli, le pape polonais ne pouvait courir le risque de se faire un jour accuser de connivence pour s'être tu ou pour n'avoir pas parlé clairement au sujet d'un événement qu'il considérait lui-même comme un crime de lèse humanité et fatal pour l'ordre international.

Du reste, c'est seulement en se démarquant nettement de la stratégie arbitraire de l'Empire, que l'Eglise romaine pouvait espérer épargner aux communautés chrétiennes minoritaires dans les pays islamiques le contrecoup anti-occidental redouté. Par le fait même, elle prenait ses distances par rapport à une stratégie fondée sur le «choc des civilisations».

Un doute persiste cependant : une critique plus cohérente non seulement de la guerre préventive mais de la guerre en tant que telle, de la «guerre juste» - ce poison de la prophétie de la paix -, n'aurait-elle pas été de la part de l'Eglise un témoignage plus efficace en faveur de l'Evangile de la paix, même du point de vue politique ?

G. Z.

(Traduction P. Emonet)

¹ *Avvenire*, 19 mars 2003.

² *L'Osservatore Romano*, 7-8 avril 2003.

³ **Jean-Marie Donegani**, *Religion et démocratisation*, in **Patrick Michel** (sous la direction de), *Religion et démocratie*, Albin Michel, Paris 1997, p. 302 et ss.

Moscou - Vatican : refroidissement et frustration

par Robert HOTZ s.j., Zurich

Les relations entre le Patriarcat de Moscou et le Saint-Siège se sont notablement détériorées, en tout cas depuis le voyage du pape en Ukraine, en été 2001. Un accord semble exclu pour l'instant. Les deux partis campent sur leurs positions, ne pouvant pas ou ne voulant pas accepter le point de vue de l'autre.

Depuis que le Patriarcat de Moscou a obtenu la reconnaissance officielle de l'Etat, en juin 1988, l'Eglise orthodoxe russe est en pleine expansion. De nombreuses paroisses, autrefois fermées, sont de nouveau ouvertes et beaucoup de couvents retrouvent vie.

Après la chute de l'Union soviétique en 1991, face au vide spirituel qu'elle laissait derrière elle, nombre de Russes ont soudainement pris conscience de leur appartenance à l'orthodoxie et se sont précipités en masse pour demander le baptême. Après 70 ans de persécution brutale, l'Eglise russe redevenait, du jour au lendemain, la plus importante communauté orthodoxe du monde. Longtemps humiliés, les clercs retrouvaient confiance. Leur changement d'attitude face aux hétérodoxes (le Conseil œcuménique des Eglises, les luthériens et les catholiques) le montre bien : alors qu'autrefois ils sollicitaient leur aide, quitte à faire des compromis, ils exigent à présent la reconnaissance de leurs propres positions.

Le communisme a cependant laissé derrière lui des traces profondes. Beaucoup de Russes sont restés athées ou du moins

n'ont aucune formation religieuse. Ainsi, même s'ils ne manifestent plus comme autrefois leur hostilité à l'égard de l'Eglise orthodoxe, plus des deux tiers d'entre eux affichent de l'indifférence.

L'écharde ukrainienne

Dans le conflit entre l'Eglise orthodoxe russe et Rome, la situation de l'Ukraine constitue un point particulier d'achoppement. A l'époque soviétique, l'Ukraine représentait une partie essentielle du Patriarcat de Moscou ; elle garantissait même son existence. Aujourd'hui, pour l'Eglise orthodoxe russe, l'Ukraine fait toujours partie intégrante du territoire canonique, nonobstant le fait que Moscou a « obtenu » cette juridiction au XVII^e siècle de manière fort douteuse. Une situation que le Patriarcat de Constantinople, à l'origine responsable de l'Ukraine, n'accepte toujours pas.

Actuellement, la majorité des paroisses ukrainiennes dépendent du Patriarcat de Moscou, qui se sent menacé, d'un côté, par l'existence de *l'Eglise ukrainienne gréco-*

catholique de rite byzantin unie à Rome et, de l'autre, par une *Eglise nationale orthodoxe ukrainienne du Patriarcat de Kiev* séparée de Moscou. Cette Eglise nationale ukrainienne, qu'aucune autre Eglise orthodoxe n'a reconnue jusqu'ici et dont le chef, le patriarche Filaret Denisenko, a été excommunié par l'Eglise russe, est une véritable écharde pour le Patriarcat de Moscou. Les deux Eglises sont littéralement en guerre : le Patriarcat de Moscou ne veut renoncer à aucun prix à ses droits de juridiction en Ukraine, ce qui, d'ailleurs, est dans l'intérêt de l'Etat russe.

En Ukraine occidentale, l'Eglise uniate, dont les rites sont à peine différents de ceux de l'Eglise russe, représente un autre problème pour le Patriarcat de Moscou. La perte de nombreuses paroisses en Ukraine occidentale (suite au rétablissement de l'Eglise uniate en 1989) a été un vrai drame pour Moscou. D'autre part, la rapide croissance de cette communauté catholique, qui progresse à vue d'œil, même au-delà des limites de l'Ukraine occidentale, est ressentie comme une menace. Or, si avec ses 6 millions de croyants l'Eglise uniate ukrainienne est bien la deuxième communauté religieuse du pays, comparée aux 38 millions d'habitants du pays elle reste une minorité. On le voit, les craintes du Patriarcat de Moscou ne semblent pas fondées.

Il est vrai qu'elles sont ravivées par le projet de l'archevêque majeur catholique ukrainien, le cardinal Ljubomir Huzar, qui est en train de transférer son siège de Lvov à Kiev, dans le but avoué de restaurer le Patriarcat gréco-catholique de Kiev, supprimé il y a trois siècles, et de devenir un patriarche de droit (ce qu'il est de facto dans sa propre Eglise). Il bâtit une grande cathédrale et un



Couvent orthodoxe St Nikolas Chernooostrosky.

siège archiépiscopal, pour 28 millions de dollars ; dans ce but, il quête dans toute la diaspora ukrainienne.

A son grand mécontentement, le Vatican lui a toujours refusé le titre de patriarche (patriarche de Lvov et de Galicie), par respect pour les orthodoxes. Il est manifeste que le transfert de son siège archiépiscopal à Kiev et l'érection d'un diocèse en dehors de la Galicie envenime encore plus les relations avec l'orthodoxie.

Autres inquiétudes

L'Eglise orthodoxe russe, qui doit actuellement affronter de nombreux problèmes intérieurs, voit là une manœuvre insidieuse de l'Eglise catholique pour exercer une activité missionnaire en Russie. Il est vrai que le Patriarcat de Moscou a obtenu la restitution de nombreuses églises et paroisses, mais la plupart des édifices religieux sont dans un état déplorable et doivent être restaurés, ce qui exige beaucoup d'argent et le Patriarcat en manque. Il doit en même temps ériger des instituts d'enseignement religieux pour pallier le manque évident de prêtres.

D'autre part, la nomination à la tête de paroisses de prêtres insuffisamment formés a des conséquences négatives. Souvent très conservateurs, ils vivent dans un autre monde, depuis longtemps dépassé. Les violents affrontements qui les opposent aux clercs qui réclament des réformes devenues nécessaires divisent le Patriarcat.

Autre préoccupation du Patriarcat de Moscou : des communautés religieuses occidentales (qui n'ont pas toujours la bénédiction de leurs propres Eglises) et en particulier des sectes en tous genres, bien pourvues en devises, se sont précipitées en Russie pour y apporter la Bonne Nouvelle, joignant à la mission une intense activité caritative, dans la plus totale ignorance et même le mépris des coutumes et traditions

religieuses de Russie. Certains de ces groupes religieux utilisent même sans scrupule l'aide humanitaire sponsorisée par l'étranger au service de la mission.

Le fait que ces missions ne s'adressent pas seulement à des athées, comme ils le prétendent, rend plausible le reproche de prosélytisme. Ce qui, logiquement, a provoqué l'opposition du Patriarcat de Moscou, qui estime que tous les Russes appartiennent à l'orthodoxie et que les communautés religieuses étrangères font du prosélytisme sur le territoire canonique du Patriarcat. (Soit dit en passant, le Patriarcat de Moscou n'en fait pas moins en Occident, ce qu'il conteste vigoureusement, malgré les conversions opérées à l'étranger.)

La tempête suscitée par l'érection des diocèses de l'Eglise catholique de rite latin est probablement due à une fausse évaluation de la part du Saint-Siège qui n'a pas tenu suffisamment compte d'une certaine sensibilité russe. On l'a vu lorsque les autorités russes ont refusé un visa de retour à Jerzy Mazur, évêque catholique d'Irkoutsk. Pour ne pas vexer les orthodoxes en reprenant un titre déjà en usage chez eux, le Vatican avait donné au diocèse d'Irkoutsk un nom datant de l'époque où les Japonais occupaient l'île de Sakhalin : c'était faire preuve d'un beau manque de sensibilité diplomatique ; même le pouvoir politique en a été froissé.

Le refroidissement œcuménique entre le Saint-Siège et le Patriarcat de Moscou peut difficilement être surmonté par une seule des parties. Pourtant, malgré les problèmes qui existent entre les Eglises, une collaboration serait imaginable dans la mesure où les diverses confessions voudraient unir leurs forces pour travailler au moins dans le domaine caritatif, en faveur des pauvres et des nécessiteux (ils sont nombreux), dans un esprit chrétien d'amour du prochain.

R. H.

(Traduction P. Emonet)

Les catholiques à Moscou

Minorités isolées ou partenaires estimés

par Rik DE GENDT, journaliste, Bruxelles

Les communautés catholiques de Moscou forment des petites minorités qui risquent souvent de s'isoler. Pourtant, malgré des dissensions ouvertes entre les Eglises, l'œcuménisme a un avenir dans ce pays, comme le montre le parcours de l'Institut de philosophie, de théologie et d'histoire Saint-Thomas, récemment reconnu par les autorités russes. Des professeurs et des étudiants catholiques ou orthodoxes y collaborent étroitement, pour mieux se comprendre, dans un respect mutuel.

Depuis la *perestroïka* de Mikhaïl Gorbatchev et l'écroulement de l'URSS en 1991, la religion a repris une place importante dans la société russe et dans la vie quotidienne de nombreuses familles. Même si selon des observateurs, une certaine hostilité envers toute religion, datant de la période soviétique, persiste encore et vise même l'Eglise orthodoxe, la Russie est généralement définie comme un pays chrétien orthodoxe.

Le recensement officiel de 2002 de la Fédération de Russie ne contenait pas de questions sur les convictions ou les pratiques religieuses, mais, selon des sondages d'opinion, environ 60 % des Russes se disent croyants et membres de l'Eglise orthodoxe, et à peu près un tiers seraient originellement musulmans. Quant aux pourcentages des juifs, protestants, catholiques, athées, etc., ils sont minimes et souvent inconnus.

Contrairement à ce que la Constitution prévoit, certains leaders religieux ou politiques présentent même l'orthodoxie russe comme la religion d'Etat et comme élément constituant de la nouvelle idéologie de l'Etat. Un bel exemple de l'impact de l'orthodoxie est la construction, entre 1994 et 1997, d'une nouvelle cathédrale

impressionnante, la cathédrale du Christ-Sauveur, au cœur de Moscou.

L'Eglise orthodoxe russe est donc visiblement présente à Moscou, la plus grande ville d'Europe (dix millions d'habitants inscrits et deux millions ou plus non enregistrés). On y trouve environ quatre cents églises paroissiales et une trentaine de monastères. La plupart de ces édifices ont été épargnés de la destruction soviétique grâce à leur valeur culturelle et récemment rénovés par le Patriarcat de Moscou. Tout visiteur de la ville est frappé aujourd'hui par ses multiples coupes dorées. Ces églises se trouvent en majeure partie dans le centre de la ville ou dans la périphérie lointaine. En effet, malgré la volonté politique du Patriarcat de construire de nouvelles églises, d'importantes parties de la ville, surtout les quartiers modernes construits au siècle passé, restent sans aucun lieu de culte.

Les catholiques, pour leur part, forment une minorité ou mieux des minorités. Dans la plupart des cas, ils appartiennent au groupe croissant d'immigrés venant des pays de l'ex-URSS ou d'autres pays européens, et même d'autres continents. Selon ses propres statistiques, l'Eglise catholique à Moscou compte environ soixante mille

catholiques, y inclus des personnes traditionnellement considérées comme catholiques à cause de leurs antécédents nationaux ou culturels, par exemple dont les grands-parents étaient Polonais ou Lithuaniens. Cela ne signifie pas qu'elles aillent à l'église ni même qu'elles aient été baptisées.

Seuls 3500 catholiques environ vont régulièrement à la messe du dimanche à Moscou. Parmi eux, on trouve un bon nombre d'étrangers, des diplomates, des hommes d'affaires, des étudiants, des réfugiés ou des touristes. Il n'y a que deux églises ouvertes pour le culte catholique, la cathédrale Notre-Dame de l'Immaculée Conception et l'église Saint-Louis-des-Français. Les tentatives pour récupérer la première église catholique de Moscou, l'ancienne église Saints-Pierre-et-Paul (fin du XVII^e siècle), ont échoué ; le bâtiment est encore occupé par des organisations et des privés.

Outre les deux paroisses liées aux églises ouvertes, quatre autres paroisses ont été enregistrées récemment : Notre-Dame de l'Espérance, Sainte-Olga, Sainte-Elisabeth et Saint-Andrew-Kim. Elles organisent leurs célébrations dans une des deux églises catholiques et se réunissent dans des lieux diplomatiques ou dans des appartements

privés. Mgr Tadeusz Kondrusiewicz, archevêque catholique, parle de «vingt-sept messes, en au moins treize différentes langues, chaque week-end dans la capitale russe». Ainsi, les dimanches matins dans la cathédrale, pendant qu'auprès du maître-autel une centaine de personnes suivent la célébration de l'Eucharistie en russe ou en polonais, en bas, dans diverses chapelles de la crypte, d'autres messes ont lieu en anglais, français, espagnol ou coréen. Des Vietnamiens se réunissent de leur côté une fois par mois à l'église Saint-Louis. Tous ces catholiques suivent le rite latin.

La situation des catholiques de rite oriental n'est pas claire. Ils ne sont pas reconnus comme tels par les autorités civiles. Parfois, lors du passage fortuit d'un prêtre de leur rite, ils célèbrent en secret. Mais un bon nombre d'entre eux vont aux messes de rite latin.

Le fait d'appartenir à un groupe religieux minoritaire, à la liberté de mouvement limitée et contrôlée, crée souvent une situation d'isolement et une mentalité d'autosatisfaction. En plus, l'Eglise orthodoxe russe est généralement méfiante envers l'esprit de «prosélytisme» des catholiques et le condamne ouvertement.

L'élévation des quatre administrations apostoliques au rang de diocèses - Moscou, Saratov, Novossibirsk et Irkoutsk - le 11 février 2002 a provoqué la colère des orthodoxes russes. Dans une interview donnée au journal *Izvestia*, le patriarche Alexis II a décrit l'attitude du Vatican comme «impolie, désobligeante, et un pas en arrière dans le dialogue œcuménique». L'évêque d'Irkoutsk Jerzy Mazur, d'origine polonaise, s'est vu interdire de retourner dans son diocèse après une visite en Pologne et plusieurs autres prêtres catholiques n'ont pas obtenu le renouvellement de leur visa.

Le métropolitain Kyrill de Smolensk et Kaliningrad, responsable des relations extérieures du Patriarcat de Moscou, a clairement affiché ses griefs contre les catholi-

Fermeture d'été

Les bureaux de l'administration
et de la rédaction de **choisir**
ainsi que le CEDOFOR
seront fermés
à partir du vendredi 27 juin, à 12h.

Réouverture

des bureaux
de la rédaction et de l'administration,
le lundi 4 août, à 8h30,
et du CEDOFOR,
le lundi 18 août, à 14h.

ques. Dans un document de quinze chapitres attaché à une lettre écrite au cardinal Walter Kasper, président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, il a accusé le Vatican de prosélytisme et déclaré que «le nombre de prêtres catholiques est trop élevé pour le peu de catholiques en Russie». Il y explique aussi que le «territoire russe» appartient traditionnellement à l'Eglise orthodoxe russe.

La proposition récente de rendre la fameuse icône de Notre-Dame de Kazan (qui se trouve depuis 1993 dans les appartements pontificaux du Vatican), faite à l'Eglise orthodoxe par le pape Jean Paul II lui-même, lors d'une escale pendant son voyage en Mongolie, a été rejetée par le Patriarcat. Non pas parce que ce dernier ne voudrait pas de l'icône, mais parce que le patriarche Alexis refuse de rencontrer le pape en de telles circonstances.

Il est devenu clair que des divergences d'opinion existent aussi bien parmi les responsables de l'Eglise orthodoxe que parmi les membres de la curie catholique romaine.

Une des conséquences de toutes ces tensions est que, en Russie en général et à Moscou en particulier, les paroisses catholiques n'ont peu ou pas de contacts avec les leaders ou les communautés orthodoxes. Elles vivent dans un certain isolement. Même entre les différents groupes de catholiques les relations sont plutôt rares. Un des prêtres catholiques l'avouait : «Trop souvent en Russie, le catholicisme est une religion pour étrangers.»

Ces mêmes mots ont été utilisés par l'archevêque Jean-Louis Tauran, le «ministre des affaires étrangères» du Vatican, dans une interview au journal *Il Corriere della Sera* (25.05.03). Pour lui, les tensions actuelles sont dues au fait que «les leaders de l'Eglise orthodoxe russe considèrent l'Eglise catholique comme une Eglise d'étrangers». Il défend la thèse que «les catholiques en Russie sont des citoyens russes - et non pas des étrangers - et que,

pour cela, ils ont droit à une assistance pastorale comme tous les catholiques partout dans le monde et comme tous les chrétiens orthodoxes en Russie et ailleurs».

L'Institut Saint-Thomas

La situation de l'Institut de philosophie, de théologie et d'histoire Saint-Thomas, géré par les jésuites de Moscou, est assez différente et vraisemblablement même unique. On n'y sent pas ces tensions paralysantes. Les professeurs et les étudiants proviennent de différentes confessions chrétiennes. Il y règne une atmosphère de sérieux et de détente. Tous s'y sentent à l'aise.

Le 31 mars 2003, l'Institut a obtenu son «certificat» du gouvernement municipal de Moscou. Cette reconnaissance officielle signifie une continuation, à un niveau encore plus élevé, des cours de formation donnés à l'ancien Collège Saint-Thomas d'Aquin. Ce «certificat» donne aussi à l'Institut la possibilité d'organiser des cours d'études religieuses fondamentales et de théologie catholique. Il peut donc aussi être considéré comme un nouveau pas dans la normalisation de la vie religieuse en Russie.

L'ancien collège a été fondé en 1990 par un prêtre polonais, Tadeusz Pikus, qui a beaucoup travaillé pour la restauration de la cathédrale de Moscou et qui, en 1999, a été nommé évêque auxiliaire de Varsovie en Pologne. Peu après que l'archevêque Tadeusz Kondrusiewicz eut été nommé, en avril 1991, administrateur apostolique pour les catholiques de rite latin en Russie européenne avec résidence à Moscou, il a cherché à promouvoir une formation académique catholique.

Initialement, le Collège pour philosophie, théologie et histoire Saint-Thomas d'Aquin était dirigé par l'archevêché de Moscou. En 1997, l'archevêque a demandé à la Compagnie de Jésus d'en assumer la direction. Depuis, il est géré par les jésuites, qui ont pu acheter et rénover un bâtiment approprié.

L'actuel recteur Octavio Vilches-Landin s.j. est Mexicain. Il a déclaré : «L'Institut continuera et même renforcera l'enseignement et les services de l'ancien collège. (...) L'année académique 2002-2003 a commencé avec 76 étudiants appartenant à des dénominations chrétiennes différentes et presque tous des laïcs. Parmi nos 43 professeurs, il y a aussi bien des orthodoxes que des catholiques. Il y a une bonne entente, je dirais même plus, un vrai esprit confraternel. Le programme académique comprend six grandes entités : philosophie, théologie, Ecriture sainte, histoire de l'Eglise et des arts religieux, sciences sociales et langues anciennes et modernes.»

Une maison d'édition est liée à l'Institut et tente d'enrayer la pénurie de livres religieux, surtout sur le plan théologique, spirituel et scientifique. L'Institut a sa propre revue, *Tochki* (Points), et s'adresse à un large lectorat intéressé par l'évolution spirituelle et culturelle de l'humanité, l'étude des expériences historiques et religieuses, et les leçons qu'on tire du contact et de la collaboration entre différentes cultures.

Des abonnements d'échange - entre autres avec **choisir** - aident à alimenter la salle de lecture. L'Institut a d'ailleurs fait ces dernières années un effort spécial pour développer sa bibliothèque, qui accueille quelques 70 000 volumes. De plus en plus de gens de l'extérieur (autres que les professeurs ou les étudiants de l'Institut) consultent régulièrement ses ouvrages. Cette bibliothèque est soutenue financièrement par des jésuites européens et leurs amis, ainsi que par quelques chercheurs individuels.

«Les bases sont construites. Reste à développer, à varier et à approfondir notre apostolat. Les vocations de l'ex-Union soviétique constituent une espérance pour le futur», remarque l'ancien supérieur régional des jésuites Stanislas Opiela. «Il nous faut aussi ranimer la confiance en Dieu pour que tombent des préjugés et que s'oublie des fautes réciproquement commises dans l'histoire, pour que le dialogue œcuménique trouve sa place.»

R. De G.

La Russie au secours des jésuites !

La Compagnie de Jésus fut supprimée en 1773 par le pape Clément XIV, mais l'impératrice Catherine II la Grande (1762-1796) ne permit pas la publication en Russie du *Bref de suppression*. La Compagnie poursuivit ainsi, légitimement, son existence en Russie blanche. Cette légitimité, finalement, dépendait moins de la protection de Catherine que de la tolérance et de l'approbation pontificales.

Des missions jésuites furent fondées à l'est et au sud de l'Empire (le long de la Volga, sur la mer Noire, sur la mer Caspienne, au Caucase et en Sibérie). En 1800, les jésuites s'établirent dans la capitale, Saint-Pétersbourg, où ils fondèrent un célèbre collège. Saint-Pétersbourg devint aussi la résidence du supérieur général de la Compagnie de Jésus, jusqu'en 1815. Cette situation providentielle assura la permanence de la Compagnie jusqu'au 7 août 1814, lorsque Pie VII, par la Bulle *Sollicitudo omnium ecclesiarum*, restaura la Compagnie dans le monde entier.

Six ans plus tard, le tsar Alexandre I^{er} signait un décret d'expulsion des jésuites de son Empire. Ce n'est qu'en 1992 qu'ils regagnèrent officiellement la Russie. Cependant, tout au long de l'histoire de l'URSS, il se trouva des jésuites pour y poursuivre clandestinement leur mission, y compris le recrutement des nouveaux candidats de l'Ordre.

R. De G.

Le voyage intérieur

Dans *Oasis interdites*,¹ Ella Maillart commence le récit de son étonnant périple asiatique par ces lignes : «Janvier 1935 : Pékin, un jour de grand vent d'ouest qui pousse devant lui un mur opaque de sable jaune. Je vais aux informations, qui d'abord ne sont pas encourageantes. A l'Institut géologique de Chine, le Père Teilhard de Chardin, qui a traversé l'Asie en 1931 avec la mission Citroën, ne peut que confirmer mes craintes.» La rencontre fut sans doute plus profonde qu'une simple demande de renseignements. Les deux chercheurs se sont certainement convenus, puisque plus tard, à trois reprises, Teilhard mentionnera Ella Maillart parmi ses amis.² Une correspondance s'est établie entre le jésuite et la voyageuse. Le Fonds Ella Maillart de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève (BPU) conserve quatre lettres de Teilhard à Ella, écrites en 1936, 1937, 1939 et 1941. Une de ces lettres, celle du 21 juin 1937, a été exposée à l'occasion du centenaire de la naissance d'Ella Maillart. Avec l'aimable autorisation de la BPU et de la conservatrice du Fonds Ella Maillart, nous la reproduisons ici (voir pp. 26-27).

Teilhard répond à une lettre que lui avait adressée Ella le 9 mai 1937. De passage en Europe, les deux amis sont sur le point d'un nouveau départ. Ella, qui vient de publier *Oasis interdites*, va s'envoler début juillet pour Karachi pour le compte du *Petit Parisien*. Le Père Teilhard, qui arrive des Etats-Unis, fait halte en France du 19 avril au 6 août 1937. Le climat social lui est pénible et il est éprouvé par la maladie : «Finalement, j'ai été si dégoûté que j'ai décidé de retourner en Chine... au commencement d'août.»³ La lettre de Teilhard, écrite depuis la résidence des jésuites à Paris, laisse deviner un peu la teneur de leurs entretiens et les questions qui habitaient Ella.

Les mêmes, peut-être, que celles qui mettent en route tant de voyageurs vers d'autres horizons proches ou lointains. «Ce qui importe - écrivait Ella dans *Oasis interdites* -, c'est moi, qui vis au centre du monde. Ce moi qui n'a pas encore eu le temps d'accomplir quelque chose de valable, quelque chose qui me prolonge, me sauve du néant et satisfasse - ne serait-ce que petitement - à ce goût de l'éternel qui m'habite. Mais pour le satisfaire, quel bizarre moyen je prends en faisant vingt-cinq kilomètres par jour pendant des mois... Une fois de plus, comme au cours des nombreuses heures vides de ce voyage, je me demande ce qui me pousse vers les quatre coins du monde ?»⁴ Au bout du voyage, une réponse se dessine : «Soudain, je comprends quelque chose : je sens maintenant, par toute la force de mes sens et toute celle de mon intellect, que Paris n'est rien, ni la France, ni l'Europe, ni les Blancs... une seule chose compte, envers et contre tous les particularismes, c'est l'engrenage magnifique qui s'appelle le monde.»⁵ Cette découverte de l'universel, au-delà de l'étroitesse du particulier, n'est-ce pas le but plus ou moins avoué de tout voyage, de toute quête scientifique ou spirituelle ? Teilhard n'a pu qu'aimer ces dernières lignes du livre d'Ella.

P. E.

¹ **Ella Maillart**, *Oasis interdites, De Pékin au Cachemire, Une femme à travers l'Asie centrale en 1935*, Editions 24 Heures, Lausanne 1982, 270 p.

² Dans trois lettres à son amie Lucile Swan : lettres du 10 mai 1939 de Paris, du 14 juillet 1937 de Paris et du 9 septembre 1941 de Pékin.

³ Cf. **Claude Cuénot**, *Pierre Teilhard de Chardin*, Plon, Paris 1958, p. 181.

⁴ *Op. cit.*, p. 231 ; cf aussi **Ella Maillart**, *Cette réalité que j'ai pourchassée*, Zoé, Carouge 2003, 174 p.

⁵ *Id.*, p. 261.

Paris, 15 Rue Monsieur, VII
Ségur 74.77

21 Juin 37

Amie,

Permettez-moi de répondre sur mon typewriter à votre si gentille lettre du 9 mai. C'est tellement plus commode pour moi, et pour vous... Si je ne vous ai pas répondu plus vite, c'est pq. j'ai malencontreusement été pris, en arrivant en France, par une espèce de fièvre (paludisme??) qui a bousculé tous mes plans et mis en désordre ma correspondance. Mais je ne puis vous dire combien j'ai été sensible à votre confiance et à votre souvenir. J'ai en ce moment sur ma table «Oasis interdites» : tout m'y a plu (je n'en ai du reste entendu faire que des éloges), surtout votre dernière page et vos dernières lignes. Votre pèlerinage en Asie ne vous eut-il révélé que l'immensité organique du monde, votre effort se trouverait amplement payé, cent fois plus que par aucuns résultats dits scientifiques. J'ai dû vous le dire, au cours de nos causeries de Péking : la fin de toute science n'est que de nous apprendre à devenir conscients de l'unité et du mouvement de ce qui nous entoure. «Voir», c'est le premier pas, essentiel. Vous l'avez fait. Ce qui vous manque probablement, pour forcer le mur que vous sentez devant vous, c'est de passer au degré suivant : aimer. Oui, aimer le Monde, parce que, par structure, il n'est compréhensible que s'achevant dans du Personnel, et par suite dans un Personnel où tout converge, - entrevoyez-vous que ce soit possible ? C'est cela qui vous libérerait et vous béatifierait.

Je me permets, par le même courrier ou celui de demain, de vous envoyer (en plus d'un Essai moins poussé, «L'Esprit de la Terre») des pages écrites il y a un an sur un «Personalistic Universe» : elles sont un peu touffues, et par places hasardeuses ; mais elles vous aideront à comprendre ce que je veux dire. Voyez-vous, en ce qui me concerne, j'ai d'abord eu une sorte de religion panthéiste de la Matière. Le Cosmos m'apparaissait dans la pourpre de cette Matière. Et puis, par progrès naturel dans la vision, son éclat a viré à l'or de l'Esprit, - puis à l'incandescence du Personnel. Maintenant il tend, dans un dernier stade inévitablement lié aux précédents, à se muer pour moi en l'ardeur d'une énergie qui est de l'espèce d'un amour (ou d'un sur-amour, si vous voulez) : la seule énergie qui épuise les relations possibles entre éléments dans un Monde d'étoffe personnelle (voyez ce que je dis, dans «L'Univers personnel», pp. 44-45). Il me semble, dans cette perspective, trouver l'achèvement et l'explication de tout ce que m'a appris à apercevoir et à désirer la vie, et je voudrais prochainement tâcher, dans quelque écrit, de m'expliquer plus complètement là-dessus. Vous penserez, et vous m'objecterez peut-être que, obéir

à cette logique, c'est s'engager sur une voie qui mène droit au Christianisme. C'est vrai. Mais est-ce là une raison pour hésiter, ou au contraire pour marcher ? Plus j'y pense, librement, plus j'arrive à l'évidence que le Christianisme est, par son essence (cad., la foi en un Pôle personnel de l'Univers) la forme la plus avancée atteinte par l'effort collectif humain dans ses tentatives pour trouver le sens de la vie : «La figure du Christ est l'approximation la plus parfaite jusqu'ici réalisée (et vécue par l'Humanité) d'un objet final et total sur lequel puisse se tendre sans limites, sans se lasser ni se déformer, l'effort terrestre universel («Sauvons l'Humanité», p. 33). N'est-ce pas là une indication positive que dans cette ligne nous devons nous placer si nous voulons avancer plus outre dans la «découverte de Dieu» ? Très sincèrement, je le crois. Et, tout à fait «scientifiquement», je ne discerne pas d'autre issue aux anxiétés et aux aspirations qui font aujourd'hui l'immense crise sociale que nous traversons : l'Humanité qui cherche son âme et à laquelle on ne présente que des avènements totalitaires «impersonnels» en lesquels le meilleur de nos conquêtes est voué à se perdre inévitablement. - En Amérique et ici, j'ai rencontré continuellement des hommes (de toutes catégories) qui commencent à s'apercevoir que le seul et grand problème de la terre est la compréhension et le développement de l'Energie Humaine as a whole. (N'est-ce pas de l'avoir senti les premiers qui a fait la puissance initiale du Communisme ?). Je ne conçois pas que ce mouvement, désormais lancé sans retour possible en arrière, puisse s'arrêter avant la re-découverte, sur un plan supérieur, de cette vérité (que conserve et propage le «phylum» chrétien, seul) qu'il faut aimer le Monde, et donc avoir un Quelqu'un (un «sur-Quelqu'un» à aimer à travers le Monde). - Excusez-moi pour ces débordements de dissertation : mais je vous dois le fond de moi-même, amie.

Si vous passez à Paris en Juillet, nous avons des chances de nous voir, et je ferai tout pour cela. Cette semaine je vais en Auvergne pour me reposer une dizaine de jours. Il m'a paru plus sage de renoncer au Congrès International de Géologie de Moscou et à son Excursion sibérienne qui m'attirait beaucoup... Sans doute reviendrai-je en Chine, banalement par le Transsibérien, vers le milieu d'août. Péking ne change guère, et mon office du Survey (toujours le même) me semble, de loin, un petit paradis.

J'espère que vous allez tout à fait bien, corps et âme.

Affectueusement
Teilhard

(Source : Bibliothèque publique et universitaire, Genève, MS.fr.7094.)

La photographie et l'«ailleurs»

par Charles-Henri FAVROD,* St-Prex (VD)

Le 19 août 1839, le physicien français François Arago conjure Daguerre d'obtenir une bonne image du côté face de la Lune pour que les astronomes cessent de se disputer, chacun brandissant sa carte contradictoire de notre satellite. Ce sera chose faite aussitôt. Mais pour le côté pile, il faudra attendre Luna 3, l'engin soviétique, qui en transmet trente photographies à l'automne 1959. Et, peu après, une image de notre planète bleue, la Terre. Rien que la Terre, arpentée au sol par les photographes voyageurs dès les premiers mois du daguerréotype : les paysages, les monuments, les hommes, tout ce qui existe, au nom de cette universelle collecte photographique partout entreprise.

Le 6 novembre 1839, déjà, le peintre Horace Vernet arrive en Egypte avec Frédéric Goupil Fesquet et commence la première campagne de relevé. Avant la fin de l'année, Jérusalem est daguerréotypée, puis Nazareth et Saint-Jean-d'Acre. On peut voir ces vues dans *Les Excursions daguerriennes* qu'à Paris l'opticien Lerebours commence à publier en 1841.

Durant les dix ans qui vont suivre, les photographes se multiplient au Levant, avides de représenter les lieux bibliques et évangéliques. En 1849, Maxime Du Camp entreprend une nouvelle campagne d'Egypte et Gustave Flaubert est le premier compagnon de voyage d'un photographe à réagir par écrit, et avec humeur, aux attentes interminables qu'imposent la prise de vue et le développement.

Dès la moitié du XIX^e siècle, tous les continents sont abordés et révélés par les

photographes voyageurs. Cette quête ne s'embarrasse pas de détours. Elle fait irruption, précise, abondante, incontestable. Elle bouscule l'influence encore vive du rêve créole autour de *Paul et Virginie* ou de l'impératrice Joséphine, le romantisme du *Voyage en Amérique* de Chateaubriand ou des *Orientales* de Victor Hugo.

Du coup, l'exotisme n'est plus ce qu'il était et on peut reprocher à la photographie cette vérité qu'elle impose, quand la peinture exalte tant encore harem et sérail, esclaves noirs et chevaux arabes, cèdres du Liban ou palmiers des îles, couchers de soleil flamboyants, et le désert et la mer toujours recommencés. Exotisme non pas mort, mais modifié dans la mesure même où la photographie en étend l'aire et en rapporte des éléments nouveaux, inconnus, étrangers, qui ont pour eux l'atout d'être des faits, des preuves.

Certificat de présence

La photographie détruit-elle l'exotisme dans la mesure où elle révèle soudain les mystère de l'ailleurs ? Où qu'elle aille, elle permet désormais le catalogage de l'étrange et de la différence. Plus rien qui ne soit dévisagé ni connu. Ne va-t-elle pas jusqu'à

* Journaliste, écrivain, Charles-Henri Favrod a fondé en 1985 le Musée pour la photographie de l'Elysée (Lausanne), qu'il a dirigé durant 10 ans. Durant cette époque, 250 expositions ont été réalisées à Lausanne et une centaine ont circulé dans le monde.

la fiche anthropométrique, de face et de profil, dans les volumes du prince Napoléon, qui préfigurent la méthode du préfet de police de Paris, Alphonse Bertillon ? Mais sans détruire le mystère de l'être, ce véritable regard de l'autre sur nous que n'ont jamais autant les visages du Fayoum, ces portraits du I^{er} siècle de notre ère, en dépit de la vérité photographique de la peinture *a tempera* et du brillant que leur donne l'encaustique. N'est-ce pas ainsi, pour reprendre la plus ancienne définition de la connaissance, que l'être sort du néant ? Autant de certificats de présence.

S'il faut la définir d'un mot (et plus que jamais en matière d'exotisme), la photographie est ce qui permet de voir *autrement*. Elle fait apparaître ce qui existe sans avoir encore été nécessairement vu, elle indique et signale. En 1900, Zola ira même jusqu'à dire : «On ne peut vraiment connaître une chose que si on l'a photographiée !»

Les premiers photographes voyageurs rencontrent d'énormes difficultés. En 1856, Félix Moulin, le premier à utiliser le collodion humide durant son exploration de l'Algérie, en précise l'étendue : «En entreprenant ce voyage, je ne comptais certainement pas rencontrer les matériaux d'une collection aussi complète que celle que je suis en mesure de publier. Je connaissais les tracasseries de transport à l'intérieur avec un bagage aussi fragile que volumineux, l'impossibilité de renouveler les produits chimiques, et surtout de me procurer de l'eau distillée, dont on ne peut faire provision sans augmenter considérablement la charge. J'avais à redouter aussi la répugnance des Arabes à laisser reproduire leur image...»

Auguste Salzmann, en 1855 à Jérusalem, a cette formule définitive : «Les photographies ne sont plus des récits, mais bien des faits doués d'une brutalité concluante.» Un explorateur de l'Ouest américain, William Henry Jackson, confirme en 1865 : «L'importance de la photographie vient de ce qu'elle a l'importance d'un

fait.» Bref, c'est un constat, une empreinte, un témoignage irréfutable, qui va beaucoup plus loin que le dessin, toujours à la merci de la maladresse de l'artiste, de sa fantaisie ou de son imagination.

On dispose désormais d'un véritable premier état, immédiat, sans interprétation. Prise de vue, prise de vie, le temps est fixé, en mémoire. Une présence physique a impressionné une plaque sensible, s'y est incorporée et y subsiste. Alors qu'il ne reste rien de l'individu photographié, pas même une poussière d'os, son regard continue de nous interroger d'outre-tombe, d'outre-monde.

Démocratisation d'un art

Avant la fin du XIX^e siècle, les photographes voyageurs vont bénéficier d'une soudaine révolution technologique. En 1888, George Eastman, fabricant de plaques sèches au gélatino-bromure à Rochester, imagine un appareil d'un maniement aisé et un nom facile à retenir, prononçable dans toutes les langues. Il retient le bruit que faisait alors le sec déclic de l'obturateur, *ko-dak*. Sa boîte noire était munie d'un rouleau et d'un film, une émulsion à la gélatine sur support de papier qui permettait de prendre cent images de format 2 inches. L'utilisateur, après usage, expédiait son appareil aux Etats-Unis, où l'on remplaçait le film exposé par un film neuf. L'appareil rechargé, le film développé étaient ensuite retournés à leur propriétaire. Succès immédiat et mondial.

Très vite, l'émulsion fut coulée sur celluloid, ce qui supprima une opération délicate : le détachement de la pellicule de son support-papier. En 1894, George Eastman acquit un brevet d'emballage des films : grâce à un papier noir protecteur, le rouleau pouvait être extrait à la lumière du jour sans rendre nécessaire l'envoi de l'appareil au fabricant pour le recharger.



Reflex de la London Stereoscopic Co., Ermanox et Leica.

Il y a donc un peu plus d'un siècle que quiconque, sans autre peine qu'acquérir un instrument peu coûteux et se placer devant un sujet bien éclairé, fut en mesure de s'improviser photographe. *You press the button, we do the rest.* «Vous pressez le bouton, nous faisons le reste !» Jusqu'alors, tous les photographes avaient été des amateurs passionnés, au sens ancien du terme, mettant eux-mêmes au point leurs procédés et parfois même leurs appareils. Tout change avec Kodak, qui permet à chacun, séance tenante, de devenir amateur et de se doter d'une prothèse de l'œil et de la mémoire.

On ne peut évoquer l'essor de la photographie de voyage sans parler de l'allègement du matériel et de la simplification de son usage. L'Ermanox, de petit format, permet enfin la prise de vue «à la sauvette». C'est avec cet appareil qu'Erich Salomon réussit ses premières images d'intrus, dont celle du Quai d'Orsay, en 1931, où l'on voit Aristide Briand pointer son doigt sur lui, en riant, parce que le photographe vient de réussir à surprendre une fois de plus le service d'ordre.

Ses compagnons de l'époque, Lucien Aigner ou Felix H. Man, opèrent de la même manière : pour réussir la prise de vue, ils appliquent l'Ermanox sur le front, retiennent leur souffle pour ne pas bouger

et déclenchent au quart de seconde. Aussitôt après, le Leica (Leitz Camera), et son objectif de grande ouverture, permet d'agir vite, à coup sûr. Henri Cartier-Bresson va en être un des premiers utilisateurs. Mais il vaut la peine de rappeler qu'Ella Maillart, à son retour du voyage à Moscou, montra ses images au Docteur Leitz, qui lui offrit les deux appareils de son voyage nouveau au Turkestan chinois.

En 1929, Dick Calkins réalisa une bande dessinée qu'il intitula *Buck Rogers*. On y voyait un personnage contempler avec émerveillement une photographie qui avait été l'objet d'un traitement instantané. A l'époque, une machine en mesure d'opérer développement et tirage immédiats s'inscrivait bien dans le climat futuriste d'un récit situé au XXV^e siècle. Cependant, en 1947, moins de vingt ans après la publication, Edwin H. Land, l'inventeur de l'appareil Polaroid, montrait qu'il était capable de réaliser ce qu'imaginait la bande dessinée. La vision de Calkins n'était pas utopique. Avec cinq siècles d'avance, la science-fiction se muait en réalité !

En 1948, l'année où la caméra instantanée fut mise sur le marché, le Dr Land demanda aux plus grands photographes d'en expérimenter les possibilités. Mais, bientôt, le grand public en disposa.

En 1954, je courais l'Afrique noire avec mon Rolleiflex et, au Kasai, Congo alors belge, je fis le portrait d'un chef de village en grande tenue. Il se retira ensuite dans sa case pour en ressortir avec un appareil Polaroid et me photographier à mon tour, non sans dire : «Moi, je peux te montrer l'image que j'ai faite de toi !» Cet épisode me stupéfia, renversant complètement la donne de l'exotisme et m'imposant l'humilité. La photographie devenait universelle.

Il est vrai que, quelques jours plus tôt, à Brazzaville, j'avais été témoin d'un autre phénomène. L'administration coloniale française avait décidé de doter chaque indigène d'une carte d'identité. Tous les photographes européens furent requis et la population noire commença à défiler. Une fois tous les portraits faits, ils furent présentés sur de grandes tables et chacun dut aller chercher le sien. Bien vite, la confusion fut à son comble. On découvrait qu'aucune effigie ne correspondait à celui qui se présentait à l'enregistrement. C'est que les Africains ne savaient pas comment ils étaient faits et ne pouvaient se reconnaître dans ce rectangle de papier ; ils ne s'étaient jamais vus et avaient donc choisi ce qui leur avait paru le plus vraisemblable et aussi le plus agréable.

Lorsqu'au XIX^e siècle, les premiers photographes de portraits montrèrent leurs résultats, ils provoquèrent la même stupeur chez tous ceux, les plus humbles, qui n'avaient ni l'habitude ni l'usage du miroir.

Identités

Tout le monde voyage aujourd'hui, comme tout le monde photographie. Ces touristes innombrables, où qu'ils aillent, rapportent des images d'eux dans le paysage, aux pieds des monuments, parmi les naturels. C'est comme s'ils avaient besoin de preuves de la réalité du voyage et de leur présence ailleurs. On découvre que la pho-

tographie demeure une question d'identité. Rien de commun apparemment avec les pionniers d'autrefois, les découvreurs, les premiers arpenteurs de la planète.

Mais ils étaient eux aussi préoccupés d'authentifier par la photographie et de témoigner selon la formule fameuse : «J'étais là, telle chose m'advint.» Plus d'un siècle et demi après l'invention de Niepce, Daguerre, Bayard et Talbot, celle-ci demeure un perpétuel aide-mémoire et un prodigieux révélateur qui, d'essentiel hier, est souvent devenu anodin. Mais, qu'on le veuille ou non, la photographie reste un instrument d'ubiquité, un capteur du temps qui fuit, un ferment de l'imagination.

En 1950, Ansel Adams va jusqu'à dire : «Une photographie n'est jamais un accident, mais toujours un concept.» Il est vrai qu'Henri Cartier-Bresson, dont l'ironie ne saurait se complaire seulement des choses, affirme à la même époque : «Photographier, c'est découvrir qu'il y a un ordre dans tout ce chaos, une structure du monde et une pure joie des formes.» Et Cartier-Bresson a aussi cette formule géniale et vitaliste : «La photographie, c'est l'imaginaire d'après nature.» On n'a jamais dit mieux.

Ch.-H. F.

Erratum

Suite à une erreur technique, le billet spirituel de Marc Donzé du mois d'avril (n° 520) a été reproduit en lieu et place de celui de juin (n° 522). Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs et de l'auteur.

La rédaction

La valise : de l'utilitaire au symbolique

par Christian MARIN, psychiatre, Martigny

Voyager, est-ce si facile ? Le départ peut être source d'anxiété. La valise devient alors un trésor à protéger, car porteur de liens familiaux et d'intimité. Christian Marin livre une réflexion sur sa fonction symbolique, en partant des concepts d'objet transitionnel et de fétiche.

La valise a-t-elle une autre utilité que celle qu'on lui connaît ? Sert-elle à autre chose qu'à transporter nos affaires personnelles lors de nos déplacements ? Curieuse question à laquelle je n'avais jamais songé jusqu'à ce que, dans un hôpital psychiatrique, un homme souffrant de schizophrénie à qui je demandais pourquoi il ne se séparait jamais de sa valise me répondît : « Elle me rassure pour vivre, je peux aller de ma chambre à la cafétéria sans danger. » Et il m'en fit l'inventaire : « Des journaux datant du jour de mon hospitalisation, la photographie d'un oncle en uniforme de la Légion étrangère, un canard en plastique et les *Pensées* de Pascal. » C'était la première fois que quelqu'un me disait qu'il était rassuré par sa valise.

Par la suite, à l'occasion d'une lecture où une note de bas de page attirait l'attention sur le même fait,¹ je me demandais si la valise ne pouvait pas jouer le même rôle chez tous les voyageurs. Quelques indices incitaient à le croire : l'attention inquiète avec laquelle le touriste veille sur sa valise, la crainte exagérée de se la faire voler et les objets inutiles qu'on emporte en voyage.

Observez un instant l'attitude des voyageurs dans le hall d'un aéroport hyper-sécurisé. La valise, le plus souvent sans valeur

pécuniaire, est l'objet d'une telle attention qu'on pourrait croire à un cérémonial. L'intérêt excessif que manifeste le voyageur pour ses bagages révèle-t-il, au-delà de l'objet matériel, sa signification symbolique ?

Peu de gens voyagent sans bagages. L'extrême dénuement, voyager nu, n'est le lot que d'une poignée d'hommes. Entre le sâdhu nu et sans protection - dont ce n'est pas le lieu de parler puisqu'il voyage sans bagages - et le voyageur bardé de valises, il y a tout un spectre d'hommes qui vont, errent et voyagent dans un dénuement plus ou moins grand. Mais que ce soit le vagabond, le moine gyrovague du Mont-Athos ou le pèlerin - qui sont connus pour « voyager léger » - tous emportent avec eux quelques objets incroyablement précieux à leurs yeux.

Je me souviens d'un vagabond sur les routes d'Espagne qui, avant de se coucher, s'était mis à sortir d'un sac de sport une moitié de pain, un vieux sac de couchage qui l'accompagnait depuis son service militaire et qui avait toute une histoire - il avait connu les dalles de la cathédrale de Burgos en hiver 1936, le sol en ciment des prisons franquistes, la terre et les sables de toute l'Espagne, le lit d'une doña Rosa, maquerelle de Valencia, etc. -, une photo-

graphie de sa mère à vingt ans, un porte-cigarette d'un toréador déchu et un chromo de Notre-Dame du Pilar de Saragosse. Il rangeait tous ses trésors autour de sa tête, fumait une cigarette et s'endormait tranquillement, protégé par ses reliques. «Sans elles, je suis un homme mort», disait-il.

Je me rappelle aussi de ce moine errant de l'«Agion Oros» qui tirait de sa besace une Bible minuscule et m'assurait de son pouvoir contre les démons de toutes sortes. Perdre ce trésor aurait signifié pour lui être exposé à la Tentation. Je me demandais bien à quelles tentations ce vieillard, cassé en deux par le mal de Pot, pouvait encore succomber ?

Bien sûr ce sont là des cas exemplaires. Mais le besoin impérieux de se rassurer du moine et du vagabond par le biais de leurs maigres biens, qui s'exprime de manière forte dans le dénuement, existe-t-il aussi chez ceux qui ne vivent pas dans la marge ? Hors de la marginalité psychique et sociale, qui la met au jour comme l'usage la trame d'une serviette élimée, l'angoisse est moins perceptible : les conventions sociales et les défenses psychiques intactes la masquent. Toutefois il est de multiples situations où elle peut transparaître. Le voyage en est une.

Départs ritualisés

Partir n'est pas la chose aisée qu'on aimerait qu'elle soit. Le départ et le changement entraînent, conjugués à des sentiments plus heureux, un cortège d'émotions négatives : l'anxiété, l'angoisse ou la tristesse. Bien souvent le voyage nous met face à un paradoxe : on aspire à l'intranquillité, mais on espère la tranquillité.

A ces désirs et espoirs antinomiques, la société occidentale a trouvé une parade : ritualiser le voyage. En partant comme et avec tout le monde, le vacancier s'épargne

une partie de l'angoisse du départ et du voyage. C'est comme si nous passions de la routine quotidienne à la routine vacancière. Il n'y a pas lieu de voir là un propos méprisant. Tout au contraire, je pense qu'il faudrait écrire un éloge de la routine, car elle est essentielle à notre équilibre psychique.

Etre trop longtemps sur la brèche ne nous vaut rien. Si nous devons lutter constamment pour éviter l'émergence de l'angoisse qui affleure à la conscience, nos défenses psychiques s'effondrent et nous avec. Le rituel vacancier rend moins évident la nécessité de se rassurer pour partir en voyage, mais il suffit d'être un peu attentif aux «motions de son âme» pour percevoir une légère anxiété au moment des vacances, une discrète appréhension du départ, une peur passagère de l'accident ou de tout autre désagrément. Si le voyage se fait dans des conditions inhabituelles, en solitaire ou dans des climats difficiles, les symptômes anxieux ne demandent qu'à s'étoffer.

Tous ceux qui ont voyagé dans des conditions où l'anxiété n'est pas émoussée par un rituel savent que la vue d'un vêtement ou d'un livre, l'odeur d'un parfum ou de la lessive, le contact d'un tissu sur la peau peuvent produire en nous un sentiment de douce familiarité qui peut suffire à apaiser un instant le remue-ménage de l'âme. Entre les lieux familiers et l'ailleurs, encore trop étrange, la valise peut servir de lien rassurant, jusqu'à ce que l'on s'adapte à la nouveauté et que l'anxiété s'atténue ou disparaisse.

Objet fétiche

Le psychanalyste D. Winnicott a développé à la fin des années cinquante une notion qui peut servir à la réflexion sur la fonction symbolique de la valise : celle d'objet transitionnel. Il a remarqué que le nourrisson accorde un intérêt, à une étape

de son développement, pour certains objets (un morceau de tissu, un animal en peluche...) qui marque la transition entre un état de fusion à la mère et un état de séparation où l'enfant se distingue de sa mère. L'objet transitionnel est censé protéger l'enfant contre l'angoisse de séparation.

Le concept d'objet transitionnel pourrait être appliqué à la valise et à son contenu. Si la fonction symbolique de la valise se révèle assez nettement dans le dénue-ment et la marginalité, elle apparaît aussi en arrière-fond lorsque la routine, le confort et l'équilibre psychique concourent à émousser l'angoisse.

Parmi tout ce que l'on emporte en voyage, il y a encore une catégorie d'objets qui mérite une attention particulière : les objets inutiles. Un rapide sondage dans mon entou-rage, qui n'est pas particulièrement irrationnel, m'a permis de constater que rares étaient ceux qui omettaient de prendre en voyage ces petits riens inutiles, minuscule figurine de porcelaine, médaille de la Vierge, pièce de monnaie des Balkans, etc. Et tous attribuaient à ces babioles une importance considérable, tout à fait exagérée par rapport à leur valeur.

Si l'on creuse un peu la question, on s'aperçoit que ces objets font office non seulement d'objets transitionnels, mais de fétiches auxquels on attribue sciemment une fonction symbolique. Si avec le fétiche nous nous trouvons dans le champs conscient, le concept d'objet transitionnel se situe dans le champs de l'inconscient. En résumant, nous pouvons dire que celui qui possède un fétiche le sait, tandis que celui qui a besoin d'un objet transitionnel l'ignore, à moins qu'il ne se prête à l'interprétation psychanalytique de ses faits et gestes. Le fétiche peut jouer le rôle d'objet transitionnel, mais l'inverse n'est pas vrai.

Quoi qu'il en soit, tous sont actifs dans l'imaginaire des êtres humains. La fonction protectrice du fétiche lui est attribuée par des références culturelles, par exemple

les médailles de la Vierge, ou personnelles. Pour ce dernier cas, le poids symbolique tient souvent à la personne qui a donné l'objet : cette personne a une aura particulière dans l'imaginaire de celui qui reçoit le fétiche, le plus souvent elle est rassurante.

Aux dires de ceux qui ont affronté un péril, rien ne leur a été plus utile que leur fétiche ; toutefois, par peur du ridicule, par dénégation ou par le rétablissement de la primauté du rationnel, si l'expérience n'est pas gommée, elle est souvent tue.

Les objets - et aussi les êtres - qui nous entourent sont constamment remodelés par notre imagination selon des critères personnels et culturels. Une simple valise et de minuscules objets sans importance peuvent devenir dans notre univers mental des assurances contre l'angoisse du voyage, de manière consciente pour les fétiches et inconsciente pour les objets transitionnels.

Dans notre imagination, la réponse à la question de Lamartine « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » est évidente. Par ce que nous y mettons d'imaginaire, la valise nous fortifie, nous aide à franchir des frontières, et ce n'est peut-être pas par hasard si étymologiquement elle est liée au verbe latin *valeo*, qui est non seulement utilisé comme formule d'adieu, mais signifie aussi « être fort ».

Les concepts psychanalytique d'objet transitionnel et anthropologique de fétiche offrent des clés de compréhension. Toutefois ils ne doivent servir qu'à poser des hypothèses de travail et non à établir des vérités. En ce sens, ces quelques remarques sur la fonction symbolique de la valise ne sont qu'esquisses, les prémices d'une réflexion à venir.

Chr. M.

¹ **Geneviève Delaisi de Parseval**, *Le roman familial d'Isadora D.*, Odile Jacob, Paris 2002.

Adieu voyages, adieu sauvages

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Pascal écrit que tout le malheur de l'homme naît de ce qu'il ne peut rester tranquille en chambre entre quatre murs (les quatre murs de Pascal ne doivent, en aucun cas, être confondus avec l'enracinement de Barrès dans la terre des morts qu'on fleurit de chrysanthèmes à chaque Toussaint). Il n'a pas dit que la solution était d'en sortir. Il devait plutôt penser, au contraire, que l'idée même d'en sortir ne faisait qu'aggraver son mal. L'idéal de Pascal est monastique et parménidien. Dans sa cellule, le moine imite la première des perfections divines, l'immobilité, et si l'homme bouge, remue, s'agite, c'est qu'il est un jour sorti de la cellule paradisiaque. Ce péché originel a fait de lui un fou, un errant, un maudit.

L'homme pascalien, s'il doit voyager, ne le fera que contraint par la nécessité et non pour satisfaire égoïstement un plaisir, une passion ou une curiosité. Le voyage est donc pour Pascal le premier, le plus vain et le plus criminel de tous les divertissements, car il contient en germe tous les autres. Pascal est comme ces parents qui déplorent que leur progéniture ne puisse tenir en place ; sur sa colonne le stylite, esclave volontaire et serviteur inutile, a juste assez d'espace pour élever sa prière jusqu'au ciel.

Jadis, du reste, les hommes avaient autant horreur des voyages que la nature du vide. Le voyage était pour eux synonyme de déportation, de bannissement, d'exil, de migration, de misère, de guerre. Voyager, c'était être chassé de chez soi, comme Adam le fut du paradis. Ovide

s'ennuyait à mourir dans le Pont. Socrate n'aurait pu vivre hors des murs d'Athènes, de sa prison, de sa ciguë, et Dante, banni de Florence, attendrissait de ses larmes le pain dur et sec que Ravenne lui dispensait chichement.

L'homme moderne, fils de Caïn l'errant, a la bougeotte depuis qu'il a cessé d'aimer sa ville ou sa patrie comme les Anciens les aimaient. Disons le mot, depuis qu'il s'est déclaré citoyen du monde. Alors il promène son mal ailleurs et croit l'endormir en meublant son esprit d'un niagara d'impressions nouvelles. (Les grands lions britanniques, prisonniers sur leur île dans la tanière puritaine de leurs *halls*, de leurs *manors*, de leurs *castels* et de leurs *abbeys*, exportèrent sur le Continent un spleen et un ennui luciférien qui ravagèrent tout le XIX^e siècle, jusqu'à Taine et Paul Bourget, tandis que Turner ne voyait plus Venise qu'à travers un rideau de brume irisé, signe prémonitoire de sa disparition prochaine !) C'est un enfant vieilli avant l'âge et qu'on amuse avec un hochet. C'est la raison pour laquelle la société de consommation a été inventée : afin de satisfaire à cette manie de hochets et lui faire oublier son origine : Dieu et sa destination : Dieu. Je pense qu'en effet les démons ont la bougeotte et dansent en enfer la danse de Saint-Guy, alors qu'au ciel les élus sont cloués dans la vision béatifique.

Le rigorisme, l'extrémisme pascalien ne sont naturellement pas du goût des géographes et des commerçants qui pensent que la terre est un espace fait pour être



«La ville blanche».

arpenté par des jambes d'homme, ni par les théologiens de l'école claudélienne qui estiment que si Dieu a donné deux pieds à sa créature de prédilection, c'est pour qu'elle s'en serve. A quoi le Fils de l'Homme n'est pas en peine de répondre que si le ciel a donné un sexe à l'homme, c'est pour qu'il puisse se châtrer et entrer ainsi plus commodément dans le Royaume des Cieux.

Le seul voyage pascalien s'est peut-être réduit au tracé de la main qui griffonna le *Memorial* ou celui de la courbe que décrivit la boule blanche sur la table de roulette et qui, dans un geste de folie illuminatrice pré-dostoïevskien, abolit à jamais le Hasard et décida une fois pour toutes de l'existence de Dieu.

Mais sortons un moment, voulez-vous, je veux dire en idée, de la chambre où Pascal voudrait nous tenir enfermés. Ouvrons nos fausses fenêtres et regardons ce qui se passe à nos pieds. Le monde entier nous rend visite. Pourquoi partir ? Des langues bario-

lées comme des glaces panachées se mélangent dans la bouche des Lolitas modernes. Nos oreilles sont écorchées par des sons pour lesquels elles ne sont pas faites, et nos gosiers peinent à articuler des mots que ne nous ont pas appris nos nourrices. Racine ne voyagea que de La Ferté-Milon à Port-Royal et de Port-Royal à la chambre du Roi. Fermons la porte à tout ce brouhaha.

Voyager fut jadis une aventure extrême, un sport violent, une grande épreuve de fond sollicitant jambes et poumons. Mais aujourd'hui que New York est à trois heures de Paris, le voyage lui-même a disparu. On va d'un point à un autre et entre les deux on ne voit plus rien. L'entre-deux, les nuances, la variété s'en sont allés. Le monde s'uniformise et la terre se réduit à une peau de chagrin. Refermons nos fenêtres.

Il y avait jadis un certain ragoût à voyager dans un monde où la majorité était immobile, attachée à sa glèbe, à ses outils, à ses métiers, à sa famille. Le voyage était

la cure obligée des grands névrosés qui promenaient leur spleen aux quatre coins de la terre. Dans un univers où tout le monde bouge, le dernier stoïque restera cloué par une idée sur un trottoir.

Les vrais introvertis ne voyagent qu'en eux-mêmes et Raymond Roussel comme Flaubert était de ceux-là. Calmes, vivant en eux-mêmes, le désir de voir, l'humeur inquiète, le mouvement et l'action leur sont antipathiques. Ils voyagent à la rigueur couchés sur un divan et sans vraiment voir, observant les ruines et les empires défiler devant eux comme une toile de panorama. Raymond Roussel parcourait les océans sur son yacht, mais ne descendait jamais à terre et abaissait les stores de ses hublots quand il approchait d'un port. Byron, ce coureur d'idées, de mondes, de femmes, avait baptisé son yacht *Ennui* ou, ce qui est plus doux, *Annoyance*.

Oblomov, qui était bon, rêveur et aboulique, voyageait chaque matin de son lit à ses pantoufles, et ce voyage, accompagné d'exhortations à son domestique, lui prenait trois heures au moins. Ayant lu adolescent le *Jérusalem* de Pierre Loti, je l'imaginai agenouillé jusqu'à l'aube au mont des Oliviers, frappant son cœur incroyant pour en faire jaillir l'eau vive de la prière et de la foi. Or j'appris d'un drogman qui l'avait connu, qu'il n'y était resté que dix minutes. «M. Loti a tout de suite frissonné, je l'entends encore. Je n'ai pas de pardessus, rentrons vite.» On n'est pas plus homme de lettres.

Voyages, vous n'êtes plus que des lieux communs. Adieu voyages, adieu sauvages, vestiges d'une réalité disparue. Nous ne bougerons plus que dans notre cœur et dans notre tête. Pascal avait raison, et notre jeunesse s'en est allée. Le sédentaire que je suis doit aux écrivains voyageurs une profonde gratitude ; ils me dispensent d'aller en Orient par le chemin des oiseaux. En lisant, par exemple, les sonnets d'un Chaunes ou d'un Sylvoisal, je

crois y être, je perds le souffle, je soulève des voiles, je devine les moments de l'expédition où j'aurais eu mal au cœur. Car il me faut du temps pour apprivoiser le pigeon d'un paysage, pour qu'il entre en moi, se mêle à ma vie, se juche sur mon épaule, roucoule à mon oreille. Un voyage rapide ne me laisse que des souvenirs de poussière, de fatigue, de tentes arrachées par le simoun, de cris de boys et de drogmans, de pattes de dromadaires emmêlées, d'insomnie, de dispersion.

Des prétextes

Partir pour partir m'est incompréhensible. Mais combien peu partent pour partir. Un voyage est toujours un prétexte. Il y a d'abord les naïfs qui croient qu'à certains sentiments correspondent certains paysages et que l'on ne peut faire l'amour que devant des roches rouges rongées par une mer indigo. Mais surtout l'amour humain cherche dans le mouvement une défense contre sa propre usure. En même temps qu'ils aspirent à la solitude, les couples ont peur de l'ennui. Le voyage les isole à la fois et les divertit. On n'a pas le droit d'observer trop longtemps un autre visage que le visage aimé, mais il sera permis de regarder un peu par la portière, et le soir de voir deux yeux briller derrière deux verres et deux bougies, promesse d'un feu qui doit embraser la nuit. Deux êtres, dans une chambre, donnent l'illusion d'échapper au regard de Dieu, au jugement des hommes, à la famille qui envoie ses espions et, grâce à l'auto ou au wagon-lit, de ne subir aucune autre loi que celle que leur désir leur impose mutuellement.

Epreuve périlleuse, et l'un des deux s'aperçoit toujours trop tôt qu'il a envie de revenir, de retrouver son bureau, ses instruments de travail, de lire son courrier. A la fin de leur vie, les amants magnifiques et maudits qui courent les routes, George Sand et

Musset, Liszt et Marie d'Agoult peut-être, ne se souvenaient plus que de chamailleries dans de tristes chambrettes d'hôtel.

Combien peu d'amours trouvent en elles-mêmes assez de force et de sagesse pour demeurer sédentaires. Et c'est pourquoi, entre tous les amours, celle qui aime l'immobilité, qui se nourrit de l'habituel et du quotidien ne paraît être la plus miraculeuse.

Je ne crois pas plus au remède que Bossuet conseille contre la passion, la fuite, que je ne suis convaincu par Baudelaire quand il assure que beaucoup de voyageurs partent pour fuir la «Circé tyrannique aux dangereux parfums». Celui qui peut partir, celui qui peut s'évader de l'amoureuse prison, c'est qu'il est déjà guéri, l'amour n'étant que l'impossibilité physique de vivre loin d'une chair aimée, de respirer hors de la ville où elle respire. Le voyage serait une torture trop intolérable pour être volontaire. Le départ n'est pas la cause, mais le signe de la guérison.

Ceux qui ont l'air de partir fuient leur propre cœur, à la fois chasseur et gibier, poursuivant et poursuivi. Cette espèce de neurasthénique est difficile à observer parce qu'ils errent sans cesse d'un bout du monde à l'autre et que l'on ne peut les saisir que lorsqu'ils sont à bout de force, écrasés contre un bastingage, avec peut-être dans la cervelle l'idée noire d'en finir une fois pour toutes, comme ces oiseaux de passage qui s'abattent épuisés sur le pont des navires.

Des bagnards en fuite

Beaucoup fuient harcelés par une passion. Ils attendent donc du voyage la permission de l'assouvir. J'ai peine à croire à l'innocence des êtres qui voyagent seuls. Les voyageurs sont toujours un peu pour moi des bagnards en rupture de ban, chargés de crimes et bourrés de remords, et pourtant certains croyant chasser la femme trouvent, à Damas ou ailleurs, Dieu qui les traquait.

Il y a par exemple la star de cinéma, les cheveux serrés dans un fichu, qui fuit derrière des verres de soleil la meute altérée des paparazzis. Il y a l'homme politique chassé du pouvoir qui arpente d'un pas fiévreux les plages d'Irlande. L'un des épisodes les plus mystérieux de la vie du Père de Foucauld, avant sa conversion, demeure la longue randonnée qu'il fit déguisé en juif errant à travers le Maroc. Ce temps d'abjection volontaire, d'ascétisme solitaire creusait dans ce cœur aride et asséché le lit vivifiant de la Grâce, et l'on pense, bien entendu, aux chevauchées du Centurion sur les mêmes pistes et qui entendit la même voix.

Il y a la tentation du suicide et l'attente de la mort ou de Dieu qui est le vrai voyage, le vrai départ, la vraie rencontre. Celui qui appuie sur la gâchette d'un pistolet en redescendant du Cervin, au sommet duquel il avait donné rendez-vous à une amante qui ne s'y trouvait pas, celui-là part pour de bon.

Il y a enfin Dieu lui-même qui, sortit de son château du ciel, parcourut incognito sous la dégaine d'un pauvre kalender¹ les routes poussiéreuses de la Judée et de la Samarie.

Aujourd'hui que le monde est devenu anecdotique et uniforme, les voyages n'exercent plus un attrait suffisant pour que l'homme bien né consente à sortir de sa chambrette ou de sa tour ou de sa cellule. Car il n'entendrait plus le sifflement de la locomotive trouer la fumée de son panache, ni la neige tomber à gros flocons sur le manchon d'une femme debout sur le marchepied d'un train et qui relève sa voilette pour embrasser son amant, dans un adieu fougueux et déchirant.

G. J.

¹ Ou qalandari (de la confrérie Qalandariyya), derviche errant, rude et mystique (n.d.l.r.).

Longue marche

Bernard Ollivier,

*A pied de la Méditerranée jusqu'en Chine par la Route de la Soie**

F abuleuse aventure que celle de Bernard Ollivier, ancien journaliste, parti d'Istanbul à pied, seul, à 61 ans, pour parvenir en quatre périodes jusqu'à l'ancienne capitale de la Chine, Xian, par une des routes de la soie. La première étape, parcourue de mai à juillet 1999, le conduisit des rives du Bosphore jusqu'à la frontière iranienne, au pied du mythique Mont Ararat, «la montagne de la grande douleur». Là, terrassé par une dysenterie amibienne, il retransverse d'est en ouest, cloué sur un lit d'ambulance, en 24 h, les 1700 km parcourus à pied en deux mois.

Récit d'abord d'un exploit physique exceptionnel, forgé le plus souvent en terrain montagneux : chargé de quinze kilos, B. Ollivier a parcouru une trentaine de km par jour, avec des pointes allant jusqu'à 54 ou 62 km ! «Les bonheurs de la marche ne sont pas octroyés. Il faut les conquérir...» et refuser obstinément les offres sans cesse renouvelées de monter dans un véhicule. «Au début, le corps humain ne sait rien. Il faut donc, aussi doucement que possible, l'entraîner à l'effort... L'arbitre est en nous, dans chaque fibre, chaque articulation... Tel muscle est rabougri, recroquevillé, famélique ? L'organisme le nourrit, l'assouplit, l'oxygène jusqu'à ce qu'il parvienne à l'équilibre. Lorsque cet état survient, alors arrive le temps de l'épanouissement, de la jouissance physique.»

La route établit une relation au corps, mais elle reflète aussi les sentiments. Vers

la fin du parcours en Anatolie, le marcheur note : «Je ne garde pas le moindre souvenir des paysages entre Köprüköy et Horasan ce jour-là. Tout au long, c'est la rage qui me porte. Et je couvre les vingt-sept kilomètres d'un pas maussade, la tête dans les épaules et les yeux sur mes pieds... Je ne suis plus qu'à deux cents kilomètres de la frontière que je me faisais un plaisir de traverser. Et voici que le doute et la peur obscurcissent tout.»

Marcher seul, mais pourquoi ? Rencontrant trois jeunes Anglais qui se rendent en vélo en Nouvelle-Zélande, B. Ollivier qui, assailli de sombres pensées, regrettait de voyager seul, écrit : «Mais après leur départ je révisé mon jugement... Sur leurs vélos, dans leurs tentes, ils ne voient qu'une partie du pays, essentiellement les paysages. Enfermés dans leur langue commune, couchés sous leur tente, ils risquent moins que moi le danger d'être volés, mais ils n'échangent que bien peu avec les habitants. Ils découvrent le monde, moi je le confronte à ma propre expérience.»

Récit passionnant par l'observation des gens, la découverte d'un pays, la Turquie, ses habitants, son histoire, son désir d'entrer dans l'U.E. L'expérience d'une hospitalité simple et presque toujours réussie dans les villages. L'étranger se rend en premier chez l'épicier, le *bakkal*, puis de là

* Vol. I, *Traverser l'Anatolie*, Phébus, Paris 2002, 330 p. Les vol. II et III sont aussi parus.

prend contact avec le chef du village qui, en général, se met en quatre pour recevoir l'hôte, personnage sacré dans la culture. Expérience de la gratuité, bien souvent de gens pauvres. S'arrêter d'innombrables fois pour répondre aux questions, toujours les mêmes : «d'où viens-tu ? où vas-tu ?...» Raconter, éveiller cent fois la curiosité, voire l'incrédulité.

Un jour, après avoir traversé l'Euphrate, des gendarmes et des militaires l'interrogent longuement sur son parcours. Visiblement impressionné, l'un d'entre eux «vient vers [lui] et, content de lui, glisse à [son] oreille : - J'ai compris pourquoi tu réussis une pareille performance, tu te drogues. - Qu'est-ce qui te fait penser ça ? - Mon copain t'a vu mettre des pastilles d'amphétamines dans ta gourde. [Il a] beau montrer les pastilles en question, qui servent à stériliser l'eau qu'[il] boit, [il] ne parvient pas à le convaincre.»

Beaucoup d'observations justes, sur les femmes, sur les coutumes, entre autres le thé, véritable moyen de communication, sur l'énorme distance entre la vie dans les grandes villes et celle dans les campagnes.

Dangers sans nombre

Bernard Ollivier retrouve l'expérience des anciens voyageurs : Marco Polo, parti d'Antioche vers 1270 sur une des routes de la soie, Ibn Battuta qui parcourut aussi l'Anatolie entre 1325 et 1353, Jean-Baptiste Tavernier au XVII^e siècle.

La *Longue marche* évoque aussi saint Paul, autre grand voyageur, et les dangers sans nombre énumérés dans sa seconde Lettre aux Corinthiens : «Voyages à pied, souvent, dangers des fleuves, dangers des brigands,... dangers dans la ville, dangers dans le désert, dangers sur mer...» (2 Co 11,26-27).

Bernard Ollivier est confronté au danger des fameux *kangals*, ces chiens redou-

tables, gardiens des troupeaux, aux colliers de fer hérissés de pointes brillantes, qui sont dressés pour attaquer les bêtes sauvages, loups et ours, et un jour aussi notre marcheur normand.

Danger des voleurs : dans un village de l'est, au lieu de trouver le chef qui s'était absenté, le marcheur rencontre un fou, gaillard à la force herculéenne, qui va chercher à s'emparer de son sac et de son contenu indispensable à sa survie. Il lui faudra un infini sang-froid et une bonne dose de ruse pour échapper au malandrin.

Enfin et surtout, dangers subis en traversant certaines zones infiltrées de «terroristes», selon la version des gendarmes turcs, de «combattants pour l'indépendance», selon l'opinion des indigènes kurdes. Notre voyageur connaîtra la peur extrême lorsque, dans un village, malgré le devoir sacré d'hospitalité, la population, le prenant pour un agent terroriste, appellera les gendarmes au milieu de la nuit et le livrera. Il lui faudra beaucoup de fermeté, de patience et de maîtrise de soi pour obtenir sa libération.

En dernier lieu, on se pose la question du but d'un tel voyage, d'un pareil effort, à l'heure où d'autres se sont rangés dans le confort d'une retraite. L'intérêt pour les caravansérails de la Route de la Soie ? certes, mais encore ? «Je me remémore la réponse que m'avait faite Monique, sur le chemin de Compostelle, écrit-il. C'était une femme qui, contrairement à moi, pèlerinait pour des raisons religieuses. "Tu as de meilleures raisons que moi de marcher, lui avais-je dit, car toucher le tombeau de saint Jacques est pour toi un objectif qui a du sens. Pour moi qui ne suis pas croyant, la cathédrale de Compostelle n'est pas un but." - "Mais l'objectif de Compostelle n'est pas si important pour moi, à peine plus que pour toi, me répondit-elle. Pour nous tous, ce qui importe, ce n'est pas le but mais le chemin.»

Joseph Hug

Eglise schizophrène ?

Quand un homme de la taille de Claude Ducarroz propose un diagnostic de certains dysfonctionnements de l'Eglise et que, de surcroît, il l'intitule *Une Eglise schizophrène ?* (**choisir**, n° 521, mai 2003, pp. 9-12) on tend l'oreille ! [...] Il faut reconnaître que l'examen est moins simple et moins aisé qu'on pourrait le croire à première vue. Je me demande, avec humour, si le titre convient vraiment. Qui alors, dans l'Eglise, serait schizophrène ? Les laïcs ? Négliger la confession ou aller à la messe un autre jour que le dimanche ne me paraît pas tellement grave. En tout cas, rien qui rappelle la schizophrénie.

Avec l'ordre, c'est autre chose. Mais là, ce sont les prêtres qui sont en cause ! Les laïcs méritent même les compliments de l'auteur : la raréfaction des prêtres a au moins cet avantage de pousser les fidèles laïcs à assumer des responsabilités qu'autrefois on leur refusait. Et là, les choses deviennent à la fois plus graves et plus intéressantes ! Toutefois, l'auteur ne nous dit pas *vraiment* à quoi il impute la pénurie des prêtres.

Claude Ducarroz dénonce les deux fausses réactions bien connues : baisser les bras, admettre que la religion est d'un autre temps, démissionner - côté clercs comme côté laïcs -, et laisser les autorités nous répéter «jusqu'à plus soif» les règles d'autrefois dont on ne sait plus très bien si elles valent encore ou non. Là non plus, pas trace de schizophrénie. Est-ce alors l'Eglise dans son ensemble qui serait schizophrène ? Mais après tout, peu importe. [...] L'important est que Cl. Ducarroz s'en prenne à de vrais dysfonctionnements, que les premiers exemples, anodins, voient à mon avis plus qu'ils ne les révèlent.

[...] Laïc, je trouve regrettable qu'un clerc ne veuille ou ne puisse apparemment pas appeler un chat un chat. Il y a des obscurités ou des raccourcis allusifs dans le texte de Cl. Ducarroz, où l'on souhaiterait, au contraire, des analyses plus développées et plus claires, avec des exemples plus valables. Tout le monde comprend-il ce que l'auteur entend par le débridement «des voies d'accès au sacrement» (entendez : au sacerdoce), ou quand il évoque «le vivier très restreint des célibataires masculins» ? [...] Mais ces réserves sont secondaires. Claude Ducarroz n'hésite pas à évoquer, en une langue cette fois parfaitement claire, la crise profonde que traverse l'Eglise. Elle exige plus qu'une «cosmétique de nostalgie» ! Il est grand temps de revenir aux vraies intentions de Vatican II. Heureusement, dit-il, qu'il y a les synodes, des forums, des conseils. Mais ici je proteste une nouvelle fois. Ces forums et ces synodes sont certes organisés à grand renfort de publicité, de rencontres, d'études, d'échanges et de bilans. Et qu'en fait-on, une fois que tout est terminé et que Rome refuse son feu vert ? Eh bien, on opte pour la «mauvaise solution n° 2» : on renonce, on démissionne. Voir AD 2000.

On est finalement un peu étonné de la minceur du *matériel* mis en avant pour justifier le verdict sévère qui suit : prêtres et laïcs sont trop fatigués, trop découragés ou trop déçus pour ne pas succomber à la tentation de faire passer par profits et pertes des éléments essentiels de notre tradition catholique. Quelle tristesse d'abdiquer quand il s'agit de sacrements, de *cadeaux venus de l'Evangile*. Une nouvelle fois, on ne sait pas si Cl. Ducarroz incrimine ses frères prêtres ou s'il nous met en cause, nous autres laïcs. Ce qui ne l'empêche pas d'invoquer vigoureusement l'Esprit qui a déjà plus d'une fois débloqué, dans la longue histoire de

l'Eglise errante, des situations apparemment désespérées. Il a raison. [...] Il faut, dit-il, retrouver les sacrements menacés. Mais comment ?

[...] Je garde pour la bonne bouche la phrase la plus étonnante et la plus courageuse de l'article : Ce qu'il faut, c'est «une *replongée dans la fraîcheur des sources évangéliques*, un renouveau de la spiritualité, une catéchèse renouvelée, une décentralisation des pouvoirs de décision dans notre Eglise, en un mot : *la mobilisation de tout le peuple de Dieu*.» Cela permet enfin de deviner, *a contrario*, ce qui ne va pas ! Revenir aux *sources évangéliques* - et personnellement je ne vois pas d'autre solution viable - pourrait nous réserver d'heureuses surprises. Car ce que nous considérons tout naturellement comme des «éléments essentiels de la tradition catholique» pourrait n'en faire pas partie, du moins pas de la manière dont l'entend cette tradition, sans se remettre jamais en question. [...] C'est moins de *schizophrénie* que d'un *décalage* entre l'Evangile et nos pratiques courantes que souffre aujourd'hui l'Eglise. Même les objurgations rémanentes, à la fois touchantes et obsessionnelles, dans les encycliques papales n'y changeront rien. [...]

Jean-Bernard Lang
Chêne-Bougeries

* * * *

Pour la paix et contre l'impérialisme

L'intéressant article de Mauro Magatti, *La marche mondiale pour la paix* (**choisir**, n° 521, mai 2003, pp. 22-26), mérite un prolongement par une autre lecture de cet événement du 15 février 2003, sans exclure d'aucune manière le bien-fondé de l'analyse qu'en a faite le sociologue milanais. C'est ainsi que le titre *La marche mondiale pour la paix* doit être compris également comme un refus absolu de l'impérialisme américain et de sa mainmise totalitaire sur l'économie mondiale - comme son influence sur les pays du Moyen-Orient dont les USA ne connaissent rien, ni leurs cultures, ni leur religion, ni leurs mentalités. En d'autres termes, l'opinion mondiale est inquiète pour l'équilibre de la planète sous toutes ses formes et vomit l'imbécillité déclarée de Bush [...] et celle de Sharon, dont la politique belliqueuse n'a rien à envier au terrorisme tant décrié.

Les marcheurs de la paix n'ont pas manifesté pour défendre Saddam Hussein, car son régime ne méritait aucune considération, mais bien pour montrer à la face du monde l'hypocrisie du gouvernement américain, qui ne défend que ses propres intérêts - en l'occurrence le pétrole - et privilégie les soi-disant valeurs commerciales avant celles de l'homme. Même si les Américains veulent être les champions de la liberté en combattant le terrorisme (lequel d'ailleurs prend racine dans leurs propres terres), ils devraient tout d'abord et enfin comprendre que toutes les formes d'injustice envers les pays arabes alimentent le fondamentalisme islamique, le seul danger véritable. Ce dualisme paix - impérialisme est illustré par la photographie où l'on découvre (p. 25), lors de la «manifestation des jeunes à Genève, 20 mars 2003», une pancarte ainsi libellée : «Stop Imperialism NO WAR». C'est dire combien la dialectique fait appel à des paramètres qui vont plus loin qu'une simple démonstration spontanée.

Alex Kliemke, Le Locle

De la vie des marionnettes

par Guy-Th. BEDOUELLE o.p., Fribourg

Dolls de Takeshi Kitano

Il est plus facile à un chameau... de Valeria Bruni Tedeschi

Les chemins de l'oued de Gaël Morel

Emprunter ici à Ingmar Bergman le titre de l'un de ses films les plus noirs (*De la vie des marionnettes*, 1980), c'est surtout souligner la tension entre la souffrance qui désarticule les corps et les âmes, et la liberté. On peut aussi évoquer le vieux mythe du Golem, le rêve des créateurs de pantins de les voir s'animer et vivre de leur propre existence. Les films récents dont nous parlons aujourd'hui, pour disparates qu'ils soient, entremêlent ces thèmes pour nous parler encore de la condition humaine.

En Occident, de *Pinocchio* de Collodi, auquel Benigni vient de consacrer un film, joli mais trop tenté par la féerie un peu douceâtre, jusqu'aux *Contes d'Hoffmann*, que la musique d'Offenbach a su envelopper d'un mélodieux mystère, et au récent clip où les mannequins de cire brisent la vitrine qui les retient prisonniers, la marionnette, que la main de l'homme a façonnée, tente l'aventure du mouvement, du temps et de l'amour.

L'Extrême-Orient affectionne ces jeux de marionnettes, jusqu'à en faire, par exemple, un art aquatique au Vietnam, où ceux qui les manœuvrent sont plongés à mi-corps dans l'eau, ou un genre littéraire et musical prisé au Japon.

C'est donc par une très belle scène de théâtre Bunraku que s'ouvre le film de Kitano, *Dolls*. Par la dextérité des marionnettistes, qu'assistent un récitant et un joueur du samisen à trois cordes, ces poupées de bois d'une hauteur d'un mètre

miment une histoire tragique. Ils sont revêtus de vêtements splendides dont nous verrons revêtus les protagonistes du film qui commence alors.

Errances communes

Trois histoires s'entrecroisent, mais sans se toucher, ou plutôt deux plus courtes servent de contrepoint au drame central des amants errants. Alors que, dans le cadre d'une de ces entreprises japonaises qui tiennent de la famille et de la prison, deux jeunes gens se sont fiancés sous les regards attendris de leurs collègues de bureau, le garçon, à la belle allure et à l'ambition déclarée, se voit offrir la main de la fille du patron. Devant cette aubaine de réussite sociale, sa propre famille n'hésite guère et les parents du garçon iront eux-mêmes, avec force prosternations, rompre les fiançailles. Mais le jour des noces, au milieu des fleurs, des buffets et des kimonos, on annonce au marié que son ancienne fiancée vient de tenter de se suicider. On a pu la sauver, mais elle a perdu la conscience d'elle-même.

Le jeune homme quitte la réception et va rejoindre la jeune fille qu'il a abandonnée et blessée, et qui, selon la trame bien connue du mélodrame et de la vie elle-même, n'a pu le supporter. Ils ne se quitteront plus et le film n'est que l'illustration de leur commune errance. De scène en scène, nous voyons les signes de la réussite s'évanouir,



Miho Kanno et Hidetoshi Nishijima dans «Dolls».

de l'hôtel à la voiture, de la voiture à la rue. La jeune fille se laisse guider comme un pantin, comme une marionnette, avec ses pas menus et chancelants. Parfois, comme happée par un autre monde, elle s'éloigne et pourrait se perdre et le garçon décide de l'attacher à lui par un long cordon rouge. Le reconnaîtra-t-elle un jour dans cette fidélité continuelle, ce partage décidé par expiation d'une vie sans échange humain ? A un moment peut-être, devant ce restaurant où ont eu lieu leurs fiançailles au destin tragique, elle semble se souvenir...

Kitano traite cette histoire d'une manière somptueuse, dans l'alternance des saisons et des couleurs, s'arrêtant juste au point extrême de la sentimentalité et du kitsch. Au défi de la vraisemblance, qui évidemment est hors du propos, les deux errants sont vêtus de costumes magnifiques, y compris lorsque, sur la fin, ils revêtent ceux des marionnettes de Bunraku. Ces nobles robes chatoyantes ont été dessinées par le grand couturier Yohji Yamamoto, celui-là même que Wim Wenders avait fait connaître en Europe dans ses *Carnets de notes sur vêtements et villes* (1989).

Les deux autres histoires ont le même esprit de sentimentalité bizarre. Un gangster à la retraite retourne, trente ans après, dans le parc de ses amours juvéniles et y trouve, vieillie mais fidèle, celle à qui il avait promis de revenir et qui depuis l'attend... Une star de la chanson, adulée par ses fans, perd un œil dans un accident. Désormais elle se cache, mais on lui amènera un de ses admirateurs qui s'est crevé les yeux pour toujours garder intacte l'image de son idole défigurée !

Histoires de la passion la plus vive, mais sans réalité possible, qui désarticule les êtres et les rigidifie en même temps, comme des pantins bientôt abandonnés. Outre la splendeur des images, c'est l'humour froid de Kitano qui rend supportable ce tragique manipulé.

Un chemin de liberté

La silhouette empruntée et comique de Valeria Bruni Tedeschi hante nombre de ces films français qui font rire les intellectuels.

Devenue réalisatrice elle-même, elle a certainement mis des souvenirs autobiographiques dans la description de cette riche famille italienne, émigrée en France au temps où les Brigades rouges kidnappaient les enfants des gros industriels.

En effet, Federica, qu'interprète la cinéaste, a beaucoup de problèmes avec sa famille. Un père qui l'a toujours outrageusement préférée et qui est maintenant mourant ; une mère (interprétée par celle de Valeria) qui fut volage et demeure réaliste ; une sœur mal aimée et franchement névrosée ; un frère encore assez play-boy pour se cacher d'être un raté ; et deux autres personnages masculins un peu moins définis : un compagnon qui se veut prolétaire et un ancien amoureux qui sent se réveiller sa flamme pour elle. Tous ces pantins évoluent sur fond d'un très important héritage qui devrait échoir à Federica, dont le problème principal est bien d'avoir beaucoup trop d'argent.

Que faire quand on est convaincu comme elle de la parole de l'Évangile : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux » (Mt 18,24), phrase énigmatique qui donne son titre au film ? C'est ce tourment que Federica essaie d'expliquer au prêtre qui la confesse mais ne veut pas être pris pour un psychanalyste.

En fait, par sa bonté maladroite, sa franchise redoutable mais innocente, son incapacité à gérer sa propre vie, sa foi un peu étrange mais sincère, Federica, sans le savoir, atteint la pauvreté en esprit à qui est promise ce Royaume (Mt 5,3).

Plusieurs signes en sont donnés. Ainsi les retours en arrière sur l'enfance, où la petite Federica rêve d'être kidnappée pour pouvoir pardonner généreusement à ses ravisseurs. Et encore la scène du groupe de danse, où, parmi les évolutions assez approximatives de gens ni beaux ni jeunes, Federica décolle littéralement du plancher.

Enfant rêveuse, ange dansant, elle s'invente un chemin de liberté. Imprévisible, tourmentée et sereine à la fois, elle qui a l'allure et la démarche d'une marionnette désarticulée, révèle son humanité au milieu de tous ceux qui jouent un rôle (le prolétaire, le play-boy, la névrosée, l'épouse libérée...) et qui ne sont que des pantins. Il n'y a que l'amoureux transi, joué par le lunaire Denis Podalydès, qui soit digne de cette liberté des enfants de Dieu...

Un dernier gag clôt ce film, au fond sans queue ni tête : le cercueil du père rapatrié en Italie est trop grand pour entrer dans l'avion. Derrière la vitre, la famille rassemblée contemple cette illustration adaptée de l'Évangile.

Contre le destin

Ni aquarelle japonaise, ni comédie burlesque et touchante, *Les chemins de l'oued* de Gaël Morel, qui a joué dans les films de Téchiné avant de se lancer dans la réalisation (*A toute vitesse*, 1996), donne à son second film un ton de vérité. Le protagoniste, entre deux mondes (le kabyle et le français) qui l'enserrent, chacun à sa manière, cherche de toutes ses forces à s'en libérer, à quitter, lui aussi, les rôles tout faits pour une autre vie.

Du travail physique à l'ébrouement dans la mer en hiver, Samy secoue son destin avant de l'accomplir dans la tragédie algérienne.

N'est-il pas étonnant que les trois réalisateurs de ces films, Kitano, Bruni Tedeschi et Morel, aient été des acteurs accomplis ou prometteurs, avant de passer de l'autre côté de la caméra ? Comme si, dirigés, obéissants jusqu'ici, ils avaient voulu à leur tour donner l'existence à des personnages faits non de bois, mais de leurs propres rêves.

G.-Th. B.

Kupka, science et mysticisme

par Geneviève NEVEJAN, Paris

Les quelques 164 œuvres de Frantiek Kupka conservées par le Musée national d'art moderne de Paris constituent un fonds exceptionnel et unique, dont la Fondation de l'Hermitage (Lausanne) se propose d'exposer un ensemble important et représentatif.¹

Installé à Paris dès 1896, Kupka a logiquement pris place dans l'histoire des avant-gardes en France. On a, de ce fait, longtemps ignoré les origines tchèques et la culture plurielle du peintre. Son parcours était pourtant des plus atypiques en raison des métissages qui le composent.

Quittant le domicile familial à l'âge de 10 ans, il se passionne pour l'art baroque en Bohême, de même que pour le spiritisme auquel l'initia un sellier chez lequel il fut placé trois ans plus tard. S'il continue d'être sensible au nazarisme et au nationalisme folklorique durant ses études à l'Académie de Prague, il se plonge également dans les écrits de Platon, Kant, Schopenhauer, Nietzsche et des romantiques allemands.

A Vienne, il découvre un bouillonnement artistique et intellectuel auquel il participe, notamment en se joignant aux confréries théosophiques. Enfin, Paris lui offre le paysage d'une modernité foisonnante, qui trouve un écho dans ses premières œuvres parisiennes.

Il se singularise encore par une curiosité peu attendue pour la biologie, la neurologie et les recherches dans le domaine de la pho-

tographie couleur et du cinéma entreprises par les frères Lumière. Ce n'est qu'en 1906, au moment de sa rencontre avec Jacques Villon et Raymond Duchamp-Villon, que ses intérêts multiples trouvent une espèce de cohérence, dont la peinture sera en quelque sorte le fil d'Ariane.

Pionnier de l'abstraction

Dans l'effervescence des débats d'idées entre les frères Villon et Apollinaire, se définit son credo en faveur d'une abstraction reposant sur des lois scientifiques nourries d'idéaux métaphysiques. Il ne se départira plus dès lors de l'empreinte du mysticisme, donnant du reste à ses œuvres un sens particulier. Tel mouvement circulaire dans *Printemps cosmique (Etude)* de 1911 renverra à la croissance ou à la gravitation cosmique. Quant au mouvement vertical, il s'interprète comme un signe de spiritualité.

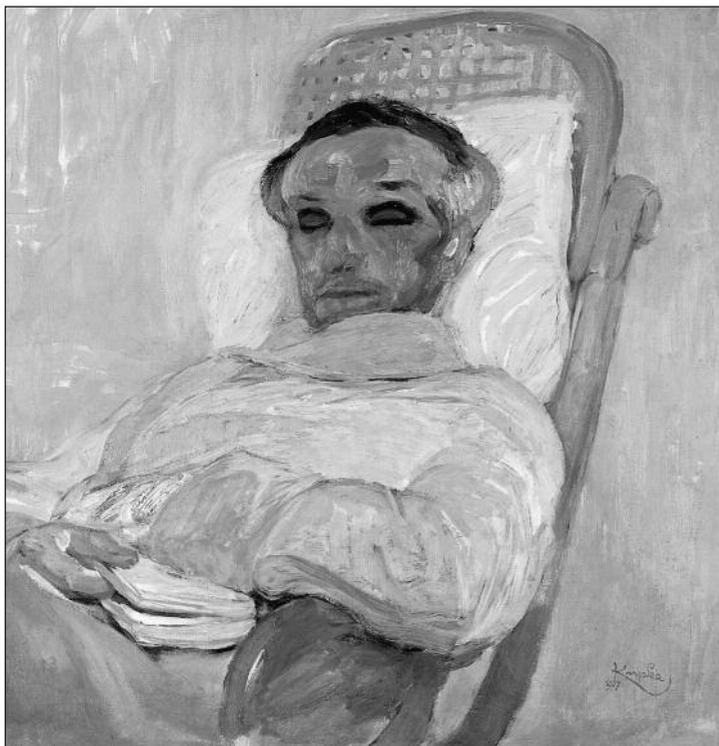
Considéré aujourd'hui comme un des pionniers de l'abstraction, Kupka n'a pourtant bénéficié que tardivement d'une véritable audience que pourraient expliquer son isolement relatif et, qui sait, son mysticisme. Il traversa une époque ponctuée d'avant-gardes, connu d'assez près le cubisme pour avoir côtoyé les frères Duchamp, mais, curieusement, il n'adhéra véritablement à aucun mouvement, compte tenu sans nul doute des spécificités de son

œuvre et de sa personnalité ouverte à des champs d'intérêts insolites, pour un peintre tout du moins.

Son attention portée aux domaines scientifiques est d'autant plus importante que l'artiste ne considère pas ces sphères scientifiques indépendamment de son œuvre. Il en vient d'ailleurs à entreprendre des études en physique et en sciences naturelles, convaincu que cela pourra servir et enrichir son art. «A quoi bon peindre des arbres, dit-il. Je peins seulement des concepts, des synthèses, des accords...»

Ce sont ses ambitions qui, précisément, l'éloigneront des recherches exclusivement plastiques menées par ses contemporains. Bien qu'il se livre à des brisures concentriques à la surface de l'eau dans *L'Eau - La Baigneuse* en 1907, il n'en adhère pas pour autant à la décomposition des formes pratiquée par les cubistes. A l'extrême opposé du cubisme, *La Gamme jaune*, exécutée la même année, nous révèle son attachement à la lumière restituée par les stridences d'une variation sur le thème du jaune. De ce portrait possible de Baudelaire se dégagent moins la ressemblance au modèle que les théories des couleurs de Newton, Goethe et Bezold étudiées à l'Académie de Prague par Kupka, qui les confronte à celles de Chevreul sur lesquelles se penchaient également les peintres de l'avant-garde, des néo-impressionnistes au jeune Robert Delaunay.

Les expérimentations scientifiques continueront de le hanter. Depuis 1901, Kupka connaissait le praxinoscope de Reynaud, véritable ancêtre du cinématographe, qui



«La Gamme jaune», 1907.

permettait de décomposer le mouvement par un système de miroirs. La série de pastels consacrée à la décomposition du mouvement d'une femme cueillant des fleurs résulte de ces recherches autant que de la chronophotographie élaborée par Jules-Etienne Marey. Cette série demeure essentielle dans l'évolution de l'artiste, puisqu'y apparaissent quelques-unes des caractéristiques que nous retrouverons continûment : l'autonomie de la couleur qui se sépare de son contenu concret et figuratif, un espace à deux dimensions, la décomposition du sujet en bandes verticales et, surtout, le rapport distancié au sujet qui préfigure son adhésion à l'abstraction.

La rupture est plus radicale en 1909, avec cette œuvre de facture apparemment abstraite et au titre symbolique, *Le Premier Pas* (Museum of Modern Art, New York). Les cercles concentriques lumineux se déta-

chant sur un arrière-plan nocturne nous permettent-ils de percevoir dans cette peinture la première œuvre abstraite de l'artiste ? Cela n'est pas certain, dans la mesure où on pourrait tout aussi bien y discerner la représentation d'une constellation, à un moment où du reste les artistes se passionnent pour l'astronomie. On a donc tout lieu de supposer que son intérêt pour l'astronomie et le déplacement des planètes a pu s'insinuer dans son inspiration.

Lumière, nature, rouages

En 1911, dans *Ordonnance sur verticales*, l'artiste ne retient plus que la juxtaposition de bandes verticales. Certes, Kupka était un visiteur assidu de Notre-Dame de Paris, dont la luminosité chromatique des vitraux et les perspectives élancées de colonnes l'ont toujours fasciné. Mais l'absence d'une réalité observée et clairement identifiable laisse entendre un autre propos : le peintre se libère de manière irréversible de toute référence à la nature. Des constantes demeurent cependant, celles de ses préoccupations scientifiques qui continuent de présider à l'élaboration de ses œuvres, au point d'en constituer l'essence même.

Conte de pistils et d'étamines de 1919 révèle cette fascination pour les phénomènes de la nature et particulièrement de la croissance et de la fécondation. Kupka y célèbre la nature, mais en recourant à des formes abstraites qui ne sont pas sans similitude avec les images révélées par un microscope. Sa familiarité des domaines scientifiques, qui ne cessent de démontrer la relativité des apparences et d'une perception rétinienne, a sans doute largement contribué à son interprétation abstraite du réel. D'une certaine manière, Kupka réconciliait abstraction et figuration.

En dépit d'une facture non-figurative, Kupka ne cesse d'entretenir un dialogue

avec le réel et particulièrement la nature. Nombre d'œuvres suggère le mouvement apocalyptique d'une terre en proie à un chaos de failles et d'éboulements. Quant au tournoiement dynamique des formes circulaires abstraites d'*Autour d'un point* (1911-1930), il doit être perçu comme l'énergie de la vie organique.

Dans la seconde moitié des années '20, malgré une orientation esthétique différente, son attention pour le progrès et particulièrement le machinisme continue d'affleurer sous l'apparence de rouages mécaniques et de couleurs métalliques. Ce n'est véritablement qu'en 1931, date de son adhésion à *Cercle et Carré*, que l'art de Kupka connaît un nouvel élan qui se distancie de ses anciennes recherches sur fond de préoccupations scientifiques.

Ses compositions sont plus exclusivement plastiques, attachées à la couleur et à la texture de la matière. Rétrospectivement, ses *Abstraction* de gouache noire exécutées dans les années '30 sont plus troublantes encore, parce qu'infiniment plus radicales. Jamais Kupka n'aura été plus synthétique, renonçant pour la première fois à la couleur au profit du seul contraste du noir et du blanc. Résultats d'une véritable ascèse, ces œuvres sur papier sont à la fois les plus pures et les plus complexes.

Kupka anticipait la simplification du langage plastique qui sera la marque des peintres abstraits américains et, à bien des égards, celle d'Aurélien Nemours et François Morellet, pour ne citer qu'eux. Cet homme qui n'avait cessé de se projeter dans l'avenir préfigurait avec une sorte de prescience l'art cinétique, ainsi que l'orientation minimaliste que prendra l'art concret au lendemain de la guerre.

G. N.

¹ Kupka (1871-1957), jusqu'au 12 octobre 2003.

Récits de vie

TEILHARD DE CHARDIN **Une mystique de la traversée**

par Edith de La Héronnière
Albin Michel, Paris 2003,
278 p.

Le sous-titre est fort bien choisi, car c'est à une vraie traversée qu'est convié le lecteur qui s'efforce de suivre l'itinéraire parcouru par l'éminent paléontologue jésuite. Constamment en route, par tempérament, certes, mais aussi à cause de l'affligeante myopie des autorités religieuses dont il dépendait, Teilhard a trouvé son lieu dans le mouvement qui l'entraînait toujours plus avant. Passant dans l'âme, il a accepté de prendre le large, celui des horizons géographiques (Chine, Afrique du Sud, Etats-Unis, etc.) et celui des espaces intérieurs où se révélait, à travers de douloureux passages, Celui qui était plus que lui-même. Au point qu'il pouvait écrire : «Personnellement, je demande à Dieu de me faire mourir sur le bord d'une route.»

En le tenant écarté des lieux où il aurait aimé vivre et travailler, la méfiance de ses supérieurs l'a propulsé dans une quête éprouvante qui a été, finalement, la condition de son progrès scientifique, spirituel et humain. La rigueur du savant, la profondeur du mystique, la chaleur humaine de l'ami, qui fascinaient ceux qui l'approchaient, se sont déployées et approfondies au gré de ces exils contraints. Cette biogra-

phie en rend bien compte. Ceux et celles qui ont eu l'occasion de vibrer au contact de son œuvre n'en regretteront pas la lecture. Quant aux autres, ils découvriront une figure prophétique, un des grands pionniers de la pensée chrétienne contemporaine.

Pierre Emonet

REVENUE DE L'ENFER **Quatre ans dans les camps khmers rouges**

par Claire Ly
Atelier, Paris 2002, 176 p.

1975-1979, les Khmers rouges mettent le Cambodge à feu et à sang. Claire Ly raconte comment, intellectuelle et citadine, elle a survécu à l'horreur avec toute sa famille. Ce témoignage, un parmi d'autres, est original quant à la recherche spirituelle provoquée par sa lutte obstinée pour la survie.

Sa foi bouddhiste, telle qu'elle est enseignée au Cambodge, ne lui est d'aucun secours dans ce contexte : détachement envers la souffrance, impassibilité, soumission à la loi du karma sont submergés par sa haine et sa révolte. Elle demande alors des comptes au «Dieu des Occidentaux». Il lui faut un «témoin» et un «bouc émissaire» pour traverser ces horreurs.

Peu à peu, le Dieu étranger va devenir, à son arrivée en France, le Dieu de Jésus-Christ, auquel elle se convertira. Elle témoigne alors de sa foi et nous interroge à son

tour en refusant le fatalisme, le moralisme, l'activisme, le «bavardage» concernant le Dieu d'un certain christianisme. Une démarche spirituelle originale et une expérience bouleversante qui ont le mérite de poser beaucoup de questions.

Marie-Thérèse Bouchardy

Histoire

L'HÉRÉSIE DES PAUVRES **Vie et rayonnement de Pierre Valdo**

par Bernard Félix
Labor et Fides, Genève 2002,
220 p.

«C'est l'histoire d'un riche marchand lyonnais frappé par quelques textes évangéliques vers 1170. Après avoir tout vendu pour vivre dans la pauvreté, il se consacre à la prédication.» Pierre Valdo sera ensuite rejoint par d'autres. Le mouvement connaîtra alors une expansion vers le sud de l'Europe, puis vers le nord ; lancé dans un temps propice à ce genre de prise de conscience, il sera condamné pour hérésie, contrairement à celui de saint François d'Assise.

L'auteur parcourt l'histoire de ce mouvement original, car non-monastique, de sa naissance, de son expansion, de la persécution subie, de son rattachement à la Réforme et de sa fixation dans les vallées «vaudoises» du Piémont. Il prend le temps de la comparaison avec saint François,

développant la thèse que P. Valdo est apparu trop tôt pour l'Eglise d'alors (comme d'autres mouvements d'ailleurs). Il termine son ouvrage en décrivant le lien avec la/les Réforme(s) et la situation actuelle de cette Eglise.

A part quelques passages à mon goût un peu fastidieux, ce livre est bien écrit et donne un bon écho des événements de l'époque. Sans doute vaut-il la peine de relire cette histoire, d'abord pour mieux se connaître les uns les autres dans nos parcours respectifs et communs, ensuite, et surtout, parce que je crois que dans les temps actuels, Pierre Valdo et saint François adressent, chacun à leur manière, une interpellation encore valable !

Albert-Luc de Haller

LE CORPS BOULEVERSE

Choisir le célibat

par Claude Plettner

Desclée de Brouwer, Paris 2002, 216 p.

A l'heure où le célibat «pour le Royaume de Dieu» soulève plutôt des interrogations, voire des soupçons, il faut un certain courage pour aborder ce thème autrement que d'une manière mystico-sentimentale. Le livre de Claude Plettner - une théologienne engagée dans un célibat laïc - est un ouvrage sérieux et intéressant.

Après un sondage dans l'air du temps, l'auteur décrit succinctement l'histoire contrastée du célibat et de la sexua-

lité à travers les siècles d'Eglise. Un contentieux plutôt lourd. Puis, retour au Nouveau Testament, et surtout à l'apôtre Paul si souvent placé à la barre des accusés sur ce sujet. Il s'en sort plutôt bien.

Aujourd'hui, des théologiens comme Tillard, Boff et Metz ont écrit des choses fort intéressantes sur le célibat consacré, celui qui place du côté des vaincus, celui qui recèle une bonne dose de prophétisme bienvenu, celui qui ajoute à notre société une dimension de subversion.

Claude Plettner a écrit un livre honnête, qui demeure réaliste en analysant les chances, mais aussi les difficultés et les pièges du célibat dans le contexte de notre société. Je regrette seulement qu'elle n'ait pas accordé une plus grande attention au célibat obligatoire des prêtres de rite latin, celui qui suscite sans doute le plus de problèmes dans notre actualité d'Eglise. Et pourtant, il y a des prêtres célibataires heureux !

Claude Ducarroz

Questions internationales

À QUAND L'AFRIQUE ?

Entretien avec René

Holenstein

par Joseph Ki-Zerbo

D'en bas, Lausanne 2003, 200 p.

Quelle chance de rencontrer Joseph Ki-Zerbo au Salon du

livre, sept ans après avoir entendu sa femme à Ouagadougou : deux sages engagés dans la survie de l'Afrique depuis de si nombreuses années. Il venait signer son dernier livre, dont je conseillerai de lire tout d'abord la biographie mise à la fin des entretiens, car elle explique les réflexions profondes et le combat qu'il mène, lui le premier agrégé d'histoire d'Afrique, pour la dignité de ce continent et de son pays, en particulier. Ki-Zerbo éclaire la situation de ce dernier après l'assassinat de Norbert Zongo, qui a «cristallisé comme par magie l'union de la société civile et des partis politiques».

Dans l'impossibilité de revenir aux pratiques d'avant la colonisation, l'Afrique doit réagir. L'auteur constate «l'incapacité des pays africains à se prendre en main eux-mêmes... On n'a jamais établi la prospérité ni la dignité d'un pays sur l'industrie de la compassion.»

J. Ki-Zerbo a une vision globale de l'Afrique et ne voit son salut que dans l'unité africaine. Il s'élève contre un développement réduit à l'économie seule, qui «finit par sombrer dans une sorte de casino planétaire !» Il y adjoint la formation permanente du peuple et la démocratie de base. Pour survivre, et cela est aussi valable au Nord, il fait appel aux valeurs d'humilité, de liberté, de justice, de respect, de fraternité et de solidarité. Conscience et responsabilité ont à voir avec

la vie. C'est sur elles que notre historien met son espoir.

Cet ouvrage passionnant et engagé montre la réalité profonde de l'Afrique étudiée depuis des décennies, différente de celle de l'Amérique latine, bien que sous la coupe actuelle de la même mondialisation. Sera-t-il la lueur d'espoir dont ont besoin nos amis africains engagés pour la dignité et l'émergence de ce continent si attachant ?

Marie-Thérèse Bouchardy

LES TERRITOIRES DE L'OPIUM

Conflits et trafics du Triangle d'or et du Croissant d'or (Birmanie, Laos, Thaïlande et Afghanistan, Iran, Pakistan)

par Pierre-Arnaud Chouvy
Olizane, Genève 2002, 540 p.

L'opium, brut ou sous forme de morphine et d'héroïne, se vend très cher. Dépendance jouvissive mortelle et prohibition se conjuguent pour faire de l'opium l'un des produits internationaux les plus rentables. Sa valeur économique en fait un enjeu politique majeur dans les régions déstabilisées par les impérialismes affrontés ; c'est la thèse de Pierre-André Chouvy. En témoignent déjà aux époques préhistoriques les alentours du lac de Neuchâtel (sic), au XIX^e siècle l'Inde et la Chine dans la foulée de l'oppression coloniale britannique, naguère la Turquie et l'Iran, aujourd'hui le Croissant d'or

aux marches de l'Afghanistan et du Pakistan.

L'Afghanistan fournissait en l'an 2000 près des trois quarts des 4 000 tonnes d'opium illégal (les derniers mois ont radicalement changé la donne). Le reste venait pour l'essentiel du Triangle d'or, aux confins de la Birmanie, du Laos et de la Thaïlande. Moyen économique très puissant, capable de compenser un déficit politique, la drogue fait naître des territoires, aux frontières qui fluctuent très vite selon la conjoncture géopolitique.

C'est le mérite de cet ouvrage agréable à lire et documenté que de donner à voir deux territoires vivants, torturés par la production et le commerce du plus spectaculaire et du plus dangereux des produits internationaux.

Etienne Perrot

Littérature

LES RIRES DE DIEU

par Claude Sales
Seuil, Paris 2003, 176 p.

Il est bien question du rire de Dieu, un rire parfois surpris, souvent tendre. Dieu y rit de beaucoup d'idées, d'attitudes et d'activités humaines qui se réfèrent ou se réclament de lui. Chacun de ces rires est le début d'une petite réflexion.

Cet ouvrage - qui pourrait même intéresser les anticléricaux et les athées - concerne toutes les religions. Le lecteur ne s'étonnera pas que les plus

traditionnelles se trouvent souvent remises en question. L'accent est surtout mis sur le christianisme et ses Eglises.

Parmi les idées explorées : la toute-puissance de Dieu et le purisme. Ce Dieu riant et critique se montre très amoureux de l'homme et de la femme, s'inspirant plus de la vie elle-même, du bon sens, que des éclats théologiques ou de l'héroïsme d'un instant. Le degré de surprise du lecteur dépendra beaucoup de son propre point de départ : certains ennemis de la religion risquent d'être plus étonnés que le chrétien qui a osé interpellé, sans peur, sa foi à partir de la vie. A chacun d'y trouver les formules qui lui parlent.

Si Dieu rit des images que les humains se font de lui, ce rire fonde également la liberté du lecteur à se demander de quels messages de l'auteur du livre, Dieu pourrait bien rire !

Stefan Vanistendael

L'IGNORANCE

par Milan Kundera
Gallimard, Paris 2003, 184 p.

Qui d'autre mieux que Kundera, écrivain tchèque exilé en France en 1975, peut traduire par l'écriture les craintes, espoirs et déceptions de migrants de retour dans leur mère patrie, une mère qui se révèle douloureusement ne plus être en mesure de reconnaître ses enfants, et vice-versa. Sur une variation du retour d'Ulysse, Kundera fait

revenir à Prague Joseph et Irena, après des années d'absence chargées de leur passé sentimental et d'immigrés ; mais contrairement au héros d'Ithaque, ils en repartiront avec quelques illusions perdues, seuls.

Ceux qui ont suivi l'auteur dans ses romans précédents le rejoindront à nouveau avec émotion sur les chemins de la mémoire et de l'oubli, de la nostalgie et de l'ignorance. L'ignorance, ce sont ces malentendus, ces visions tronquées par les souvenirs, par les jeux de miroirs qui altèrent retrouvailles et avenir. C'est aussi le manque de désir d'en savoir plus sur l'autre, le reniement du temps de l'absence.

Ce roman est le troisième ouvrage que Kundera écrit en français. Une démarche porteuse de sens en soi.

Lucienne Bittar

JOURS ROUGES

Un itinéraire politique

par Jérôme Meizoz

D'en bas, Lausanne 2003, 64 p.

Une fois encore, retour au passé, aux racines, pour évoquer le grand-père. Pas n'importe lequel, Paul Meizoz, militant des luttes sociales dans un Valais tout raide de conservatisme et de bonne conscience.

Essais malheureux de syndicat auprès des ouvriers de la première Dixence, participation aux réseaux des com-

battants espagnols en 1936, amitié avec Jules Humbert-Droz, invitation à Léon Blum pour une conférence à Montana, animation d'un cercle d'études sociales et d'une bibliothèque ouvrière, publication d'articles dans la presse, c'est tout un vécu politique qui revit par touches légères, dans un récit elliptique, gentiment décousu, plein de poésie et de sensibilité, où le petit-fils se livre autant qu'il fait mémoire du grand-père admiré.

Pierre Emonet

TOUTE UNE VIE POUR SE DENIAISER

par Amélie Plume

Zoé, Genève 2003, 126 p.

Ecrivain des petits riens du quotidien, traversés par la fraîcheur du style et l'humour qui toujours semble se retourner sur ce qu'elle écrit, comme un merle gouilleur, Amélie Plume regarde la fuite du temps. Sujet grave pourtant, qui semble flotter à la surface de son écriture. A l'occasion d'une «année sabbatique», une année comme les autres, quoi, celle qui fait métier d'écrire résume sa vie avec une jolie image de fillette au bord de l'eau : «Toute mon attention s'est toujours portée sur les cailloux qui empêchent l'eau de couler.»

Parmi les pierres les plus lourdes à déplacer, ses parents, dont elle dresse le subtil portrait. Mais d'autres lits que le lit des rivières inspirent ces pages douces - jamais amères.

L'amour, les années - pudeur, puis un grand chagrin d'amour, qu'elle «calligraphie» et qui devient son premier livre. D'autres tâches encore attendent notre remueuse de cailloux. C'est qu'à cette époque, il y en avait qui pensaient à changer le monde, dans ces fameuses et parfois fumeuses années 68 et au-delà. Et «il n'y avait qu'une manière de procéder, se souvient-elle, respecter les enfants, respecter les femmes, respecter la nature».

Reviennent les livres de cette époque là, aux titres qui sonnent comme des manifestes : *Pour décoloniser l'enfant, Livres enfants de Summerhill...* Principes libertaires qu'elle tentera d'appliquer à sa progéniture. Les décennies s'égrènent. Tout au long du livre, un dialogue s'instaure avec un interlocuteur qui remet les pendules à l'heure, c'est la conscience revêche d'Amélie, qu'elle nomme «Mégère».

On en oublierait l'écrivain «officiel» suisse romand, invitée outre-mer parmi d'autres ambassadeurs de la littérature. «Je viens de m'envoler pour Singapour et j'ai déjà éprouvé la grandeur de ma petitesse.» Son poids aussi, 15 kg de livres. Et le chargé d'ambassade lui assure que «les Thaïs sont très gentils mais ne lisent pas».

Cette petite chronique du temps qui passe, écrite comme on joue à la balle, laisse un goût de reviens-y, c'est le label d'Amélie Plume.

Valérie Bory

Attar Farid-ud-Din : La conférence des oiseaux. *Seuil, Paris 2002, 368 p.*

Aubert Arsène : Prier 15 jours avec François Libermann. *Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 120 p.*

Bonhoeffer Dietrich : La parole de prédication. Cours d'homilétique à Finkenwalde. *Labor et Fides, Genève 2003, 106 p.*

Bouvier Nicolas : Le hibou et la baleine. Textes. *Zoé, Carouge 2003, 46 p.*

Collectif : [38374] 50 mots de la Bible. *Cerf, Paris 2003, 66 p.*

Collectif : [38375] Les Pères de l'Eglise et l'astrologie. *Migne, Paris 2003, 240 p.*

Delhez Charles : Lettres à Do. *Namur, Paris 2003, 72 p.*

Ducarroz Claude : J'écoute, donc Tu es ! *Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 64 p.*

Ducrocq Anne : Le courage de changer sa vie. *Du Relié, Gordes 2003, 198 p.*

Faussigny Anne : Le roman d'Antoinaz ou les faux-frères. *L'Age d'Homme, Lausanne 2003, 288 p.*

Gallo Max : Cesar Imperator. *Editions X, Paris 2003, 454 p.*

Gantier René : Confessions d'un prêtre marié. *Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 200 p.*

Gesché Adolphe : «Dieu pour penser» VII. Le sens. *Cerf, Paris 2003, 192 p.*

Henry Michel : Paroles du Christ. *Seuil, Paris 2002, 160 p.*

Hervé-Bazin Claude, Gerth Roland : Provence. Un art de vivre. *Mondo, Vevey 2003, 108 p.*

Hohler Franz : Le déluge de pierres. Récit. *D'en bas, Lausanne 2003, 176 p.*

Janicaud Dominique : L'homme va-t-il dépasser l'humain ? *Bayard, Paris 2002, 110 p.*

Ledure Yves : Le christianisme en refondation. *Desclée de Brouwer, Paris 2002, 218 p.*

Lourie Richard : Moi, Staline. *Noir sur Blanc, Montricher 2003, 272 p.*

Lubich Chiara : Pensée et spiritualité. *Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 506 p.*

Michalon Pierre : Prier 15 jours avec l'Abbé Paul Couturier, apôtre de l'unité des chrétiens. *Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 122 p.*

Muller Jean-Marie : Charles de Foucauld, frère universel ou moine-soldat ? *La Découverte, Paris 2002, 238 p.*

Pannenberg Wolfhart : Méta-physique et idée de Dieu. *Cerf, Paris 2003, 126 p.*

Perraudin André : Un évêque au Rwanda. Les six premières années de mon épiscopat (1956-1962). *Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 448 p.*

Ravier André : François de Sales un sage et un saint. *Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 254 p.*

Römer Thomas : Jérémie. Du prophète au livre. *Du Moulin, Poliez-le-Grand 2003, 96 p.*

Ruffieux Noël : Si le Seigneur ne bâtit la maison ... en vain peinent les maçons ! Chronique, souvenirs et réflexions après 20 ans de vie de la paroisse orthodoxe de Fribourg 1982-2002. *Noël Ruffieux, Fribourg 2002, 162 p.*

Salomé Jacques : «Je mourrai avec mes blessures». *Jouvence, St-Julien en Genevois 2002, 142 p.*

Scherrer Thierry : Nous avons contemplé sa gloire. *Parole et Silence, Paris 2003, 198 p.*

Tavard Georges : La foi et le Royaume. Emmanuel d'Alzon et la spiritualité d'Assomption. *Cerf, Paris 2003, 190 p.*

Tomson Peter J. : Jésus et les auteurs du Nouveau Testament dans leur relation au judaïsme. *Cerf, Paris 2003, 486 p.*

Vernus Michel : Mariages et noces d'autrefois. Histoires, rites et traditions. *Cabédita, Yens sur Morges 2002, 160 p.*

Vilain Pierre : Les chrétiens et la mondialisation. *Desclée de Brouwer, Paris 2003, 272 p.*

Sur les voyages

Aymond Baud, Philippe Forêt, Svetlana Gorshenina : La Haute-Asie telle qu'ils l'ont vue. Explorateurs et scientifiques de 1820 à 1940, *Oli-zane, Genève 2003, 144 p., avec plus de 100 photographies bi-chrome et 17 illustrations en couleurs.*

Svetlana Gorshenina : Explorateurs en Asie Centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Maillart, *Oli-zane, Genève 2003, 544 p., avec 20 illustrations noir/blanc.*

Louis de Carné : Voyage en Indo-Chine et dans l'Empire chinois. L'exploration du Mékong par la mission E. Dou-dart de Lagrée - F. Garnier, *Oli-zane, Genève 2003, 448 p.*

Conduis-moi, douce lumière
A travers les ténèbres qui m'encerclent
Conduis-moi, toi, toujours plus avant !

Garde mes pas : je ne demande pas à voir déjà
Ce qu'on doit voir là-bas : un seul pas à la fois
C'est bien assez pour moi.
Je n'ai pas toujours été ainsi
Et je n'ai pas toujours prié
Pour que tu me conduises, toi, toujours plus avant.

J'aimais choisir et voir mon sentier ;
Mais maintenant :
Conduis-moi, toi, toujours plus avant !

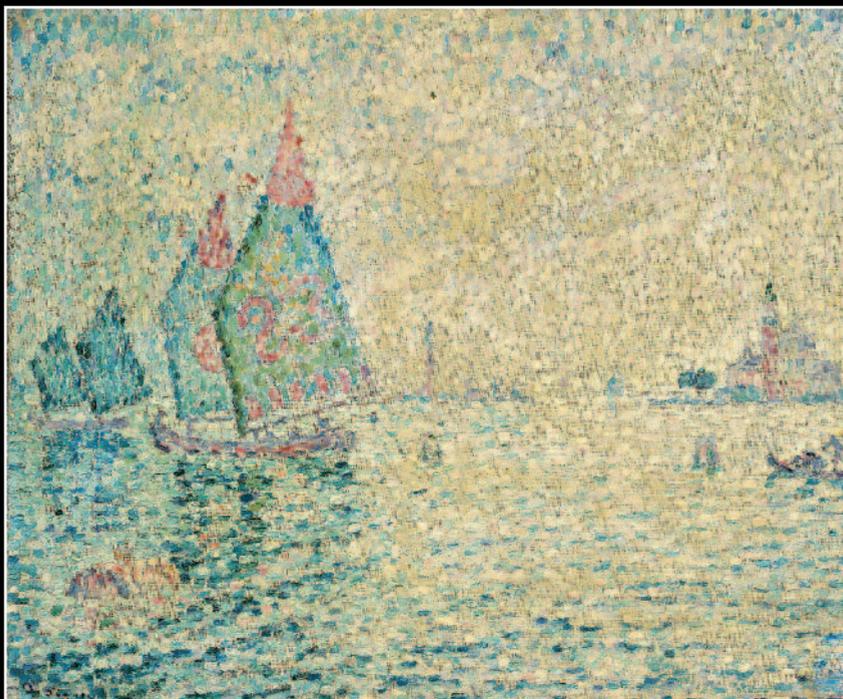
Si longuement ta puissance m'a béni !
Sûrement elle saura encore
Me conduire toujours plus avant
Par la lande et le marécage,
Sur le rocher abrupt et le flot du torrent
Jusqu'à ce que la nuit s'en soit allée...

Conduis-moi, douce lumière,
Conduis-moi, toujours plus avant !

John Henry Newman

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



P. Signac

Fondation Pierre Gianadda
Martigny Suisse

18 juin – 23 novembre 2003
Tous les jours de 9 h à 19 h